L'ARCHE *Editeur*

Fabrice MELQUIOT

Inséparables

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

Inséparables

Théâtre

Fabrice Melquiot

Personnages

Ingrid Laroche, 39 ans

Walter Laroche, 41 ans

Clémentine Falque, 27 ans

François Darégon, 54 ans

Scène 1.

Intérieur d'une salle de restaurant ; baie vitrée du quatrième mur.
Cuisine ouverte ; ustensiles à vue.
Des portes, dont on ne sait pas très bien si elles donnent sur la remise, la rue ou la chambre ; le fait est qu'on les emprunte.

Elle s'appelle Ingrid. Porte un tablier de cuisine sur une robe de printemps. Epluche des oignons.
Il s'appelle Walter. Apparaît, le cheveu lustré, la chemise blanche. Tentative de piaffé, hennissements, jeux de crinière : semble imiter le cheval. C'est ça. Avec un certain talent d'ailleurs, à bon train, entre les sept tables dressées.

Ingrid.
Je m'appelle Ingrid Laroche. La trentaine, bien tassée. Mais ça va. Des jambes peut-être un peu courtes, par rapport à – bon, finalement ça me plait, ça plait beaucoup, ça a toujours plu, je veux dire : je n'en fais pas un complexe. À part ça, j'aime les vitraux, le sorbet citron, j'adore les pieds, les pieds dans l'ensemble, ça me touche, y'a toute une symbolique ; j'aime les sonates pour piano de Mozart, et puis cette phrase qu'il a dite : « Je mets ensemble les notes qui s'aiment ». On a soudain l'impression que c'est simple, la musique. Mais je ne saurais pas reconnaître deux notes qui ne s'aiment pas.

Walter.
Moi, c'est Walter. Walter Laroche. Quarante et un an. J'ai été consultant en stratégie industrielle, puis j'ai tenté une reconversion professionnelle, il y a cinq ans : je me suis lancé dans la fabrication de poêles en faïence. Je sais, ça peut surprendre, mais avec Ingrid, on n'en pouvait plus de courir à droite à gauche –

Ingrid.
À l'époque, j'étais consultante en conduite du changement chez Undercover Consulting, avant de me lancer dans la fabrication de bijoux artisanaux d'inspiration touareg -

Walter.
J'aime beaucoup la peinture de William Turner - surtout *Northam Castle* ; ce tableau me fout la chair de poule. Et puis, les musiques électroniques, le riz au lait, les estampes japonaises.

Ingrid.
Ce que je voudrais, c'est partir d'ici.

Walter.
Je ne voulais pas traiter Turner à égalité avec le riz au lait. Je suis désolé. Je suis plus clairvoyant d'habitude. Mais, vous comprenez, il y a cette femme, cette femme qui pleure en préparant la soupe, cette femme que je voudrais quitter. Et là, dehors, il y a la Saône, il y a le Rhône et la Saône, toutes sortes de fleuves en cours de formation,

des fleuves qui naissent alors qu'aucun ne s'est tari encore, toutes sortes de banquises en train de fondre, toutes sortes d'eaux qui se mêlent, et mon sens critique prend l'eau, alors oui je parle de tout et n'importe quoi. Excusez-moi.

Il hennit.

Ingrid.
Qu'est-ce que tu fais ?

Walter.
Je hennis.

Ingrid.
Comme un cheval, tu hennis comme un cheval.

Walter.
Un cheval.

Ingrid.
Il ne manquait plus que ça. Il ne manquait plus que tu te mettes à hennir.

Walter.
Oui, ça manquait.

Ingrid.
Tu trouves ça *comment* d'entrer dans le restaurant et de faire le cheval ? Tu trouves ça *bien* ? Tu trouves ça *banal* ? *Grisant* ?

Walter.
Je suis un cheval, je ne me pose pas ce genre de questions.

Ingrid.
Je vois.

Walter.
Et toi, qu'est-ce que tu fais ?

Ingrid.
J'épluche des oignons et je pleure.

Walter.
C'est merveilleux de pouvoir faire deux choses à la fois, en ne pensant qu'à une seule.

Ingrid.
Reste à n'avoir aucun doute sur le fait que je ne pense qu'à éplucher les oignons et que les larmes viennent bien de ça, sans que j'y pense, mais pas si sûr. Peut-être que je

pense à pleurer, davantage qu'à préciser ma main sur le manche du couteau et la lame sur le bulbe blanc ? Ce qui expliquerait pourquoi je pleure si considérablement à cause d'un tout petit bulbe blanc.

Walter.
Je m'ennuie.

Ingrid.
Moi aussi, je m'ennuie.

Walter.
Je m'ennuie plus que toi.

Ingrid.
Qu'est-ce que tu en sais ?

Walter.
Je m'ennuie au point de faire le cheval pour me distraire et pour t'agacer. Je fais le cheval et je dis : je suis un cheval. Je hennis. J'entre dans la salle du restaurant et elle est vide et je hennis, mais si elle était pleine, si elle était noire de monde - ce qu'elle n'est jamais, ce qu'elle ne risque pas d'être vu la gueule que tu tires du matin à minuit - si ces tables étaient toutes occupées par des convives venus faire la bombe, je ne me gênerais pas pour hennir quand même, et peut-être même plus fort, je hennirais plus fort ! Toi, tu épluches les oignons pour la soupe. Tu fais un geste utile. Tu te rends utile. Tu démontres en épluchant les oignons pour la soupe que tu crois encore un peu à cette soirée, tu crois que quelqu'un passera la porte du restaurant et viendra s'asseoir à une de ces tables. Il faut y croire pour éplucher des oignons et pleurer en se demandant sur quoi on pleure. Tu espères, Ingrid. Plus que moi. Moi, je n'espère plus rien. Moi, je fais le cheval, je hennis, j'esquisse un piaffé, je secoue ma crinière. Moi, je suis presque fou, fou d'ennui.

Ingrid.
Les airs que tu te donnes.

Walter.
Je ne sais plus quoi inventer pour te dire que je ne t'aime plus.

Silence.
D'un coup de torchon, Ingrid va nettoyer une trace de doigt sur un verre.
Walter va se servir un apéritif.

Ingrid.
Il ne vient personne.

Walter.
Il est encore tôt.

Ingrid.
Ce que je veux dire, c'est que la rue est déserte, absolument déserte. Il ne passe personne.

Walter.
Je ne voulais pas être méchant.

Ingrid.
Il a fait si beau aujourd'hui. Pour un mois de mars : splendide.

Walter.
Parle-moi du temps, allez, parle encore du temps qu'il a fait et qu'il ne fait plus. Le soir, on ne parle pas du temps, puisqu'on est dans l'interstice entre deux jours. Quel intérêt ? Parler du temps qu'il a fait. Parler du temps qui viendra, et sur lequel on ne prend que des paris d'almanach. C'est pauvre. C'est très pauvre.

Ingrid.
Il a fait si beau qu'on voudrait mourir, mourir avec le coucher du soleil. C'est ça. Je paierai pour ça. Je paierai. Je paierai pour mourir ce soir.

Walter.
Je ne disais pas ça pour être méchant. Je ne voulais pas être méchant, Ingrid. Ingrid, regarde-moi.

Scène 2.

Intérieur de la salle de restaurant.
Walter est assis à une table.
Ingrid apparaît.

Walter.
Tu es là. C'est toi, Ingrid. Tu rentres. Il est dix-neuf heures, tu rentres, normal il est dix-neuf heures. Je me demandais justement où tu étais, il est tout de même dix-neuf heures, alors je me demandais où tu étais. La journée s'est bien passée ? Je finis ça, tu permets. C'est un article sur les oiseaux migrateurs. Tu sais, les oiseaux qui s'en vont.

Ingrid.
Oui, c'est moi. Oui, la journée s'est bien passée. Oui, déjà dix-neuf heures. Je t'en prie, termine. C'est important, les oiseaux.

Il la regarde enfin.

Walter.
Qu'est-ce que c'est ?

Ingrid.
Quoi ?

Walter.
Ça, là, sur ton front. Qu'est-ce que c'est ?

Ingrid.
Un tatouage.

Silence.

Walter.
Un tatouage ?

Ingrid.
C'est ça.

Walter.
Depuis quand tu as un tatouage sur le front ?

Ingrid.
Je suis entrée chez le tatoueur à 14h30, j'en suis sortie à 18 heures. Il m'a trouvée très vaillante. M'a prévenue que ce soir, je pouvais m'évanouir, à n'importe quel moment. Je lui ai dit que c'était jour de fermeture, alors ça va, il a dit, ça va. Je peux m'évanouir, tu es prévenu. Je m'évanouirai, c'est sûr.

Walter.
Tu t'es fait tatouer le front ?

Ingrid.
Comme tu vois.

Walter.
Ça oui, je vois.

Ingrid.
Tu aimes ?

Walter.
Qu'est-ce que c'est ?

Ingrid.
Une marque de casino en ligne.

Walter.
Une marque de - Une quoi ?

Ingrid.
Une marque de casino en ligne. Un casino. En ligne. Sur Internet, quoi. Un casino sur Internet.

Walter.
Tu t'es fait tatouer une marque de casino en ligne sur le front ?

Ingrid.
C'est ça.

Walter.
Et c'est là pour la vie ?

Ingrid.
Pour la vie, oui. C'est un tatouage. C'est fait avec des aiguilles. Ça fait très mal. D'abord, ça saigne, et puis les encres se mêlent au sang, alors ça devient un rituel très intéressant, qui te transforme en une espèce d'héroïne, ça fait de toi une guerrière, ça fait de toi quelqu'un de –

Walter.
Ça fait de toi un panneau publicitaire !

Silence.

Ingrid.
On m'a donné 7000 euros pour ça.

Walter.
On t'a – Qui on ?

Ingrid.
Les annonceurs. Le casino. Internet.

Walter.
Tu as vendu ton front ?

Ingrid.
Si j'avais eu le choix, je veux dire si j'avais de mon plein gré choisi de me faire tatouer, où que ce soit, j'aurais sans doute opté pour autre chose.

Walter.
Mais, Ingrid -

Ingrid.
Je veux m'acheter une Austin. J'ai décidé de m'acheter une Austin. Si je ne m'achète pas moi-même une Austin, je n'en aurai jamais ; je ne serai l'heureuse propriétaire d'une Austin rouge qu'une fois mon front tatoué et ces 7000 euros ajoutés à mes économies personnelles.

Walter.
Tu as des économies personnelles ?

Ingrid.
Tu ne sais pas tout, mon chéri.

Walter.
Mais tu as ça pour la vie, un tapis de black-jack et l'inscription *Vegas.com* sur le front, tu as vraiment ça pour la vie ?

Ingrid.
Toute la vie, toute.

Walter.
Pour une Austin, tout ça parce que tu veux t'acheter une Austin, mais on a déjà une voiture !

Ingrid.
Et alors ?

Walter s'effondre.

C'est ça, pleure sur toi, c'est ça, pleure-toi dessus.

Walter.
Je te l'aurais achetée, ton Austin. C'est rien, une Austin. Rien. Tu comprends que ce n'est *rien* !

Ingrid.
Walter, calme-toi -

Walter.
Et les clients ? Les clients du restaurant, qu'est-ce qu'ils vont dire de ça ?

Ingrid.
Walter, le dernier client remonte à janvier. Walter, regarde-moi.

Walter.
Je ne peux pas.

Ingrid.
Regarde-moi.

Walter fait face à Ingrid.

Qu'est-ce que je ferais d'une Austin, Walter ? On sort de ce restaurant un jour par semaine, pour aller faire les courses chez Métro.

Walter.
Parlons-en de Métro -

Ingrid.
Non, n'en parlons pas. On ne parle pas de Métro. On ne parle pas des courses. On parle de mon front. Est-ce que tu me connais un peu ? Est-ce que tu me connais assez pour te rendre compte qu'une Austin me serait aussi utile qu'une lime à ongles à un boxeur ? Je ne sors pas d'ici !

Silence.

Walter.
Tu ne veux pas t'acheter d'Austin ?

Ingrid.
Je voulais que tu saches. Que moi non plus, je ne t'aime plus.

Silence.

Walter.
Alors c'est un faux ? Une blague. Est-ce que ça part à l'eau ?

Ingrid.
Non, ça non. Pas une blague, non non. C'est un vrai. Je l'ai vraiment fait. Pour vraiment me faire mal. Pour *vraiment* – C'est vraiment pour la vie. Et je ne vais pas m'arrêter là.

Walter.
Qu'est-ce que ça veut dire ?

Ingrid.
Prends garde à toi.

Walter.
Tu me menaces ?

Ingrid.
A moi. Je voulais dire : prends garde à moi.

Walter chante :

Song de l'amour dans les premières ronces

Nous allons de l'herbe faire notre terre battue
Deux enfants buissonniers, nous sommes courbatus
Je t'appelle : mon chat angora
Tu m'appelles : mon grand danois
Nous ne sommes encore pas
Chien et chat

On colore des fresques dans les rosiers sauvages
On se jure l'avenir, la pureté, les alpages
Tu as quel âge, au juste, toi ?
Dix-neuf ans, dix-neuf heures, c'est toi qui vois
Nous ne sommes encore pas
Chien et chat

Du Cap d'Agde en 85
On écrit notre première carte postale
On dort sous une tente prévue pour cinq
La nuit, Ingrid se plaint de ses amygdales
Moi je me dis que c'est parti pour longtemps
Ingrid se plaint d'un mal de dents

Nous ne sommes encore pas
Chien et chat
Nous sommes encore le ciment frais
Des joints du cœur
Le sang épais
La chandeleur
Nous ne sommes encore pas
Chien et chat

Définition de l'amour, à ce moment-là :
Le dégoût que m'inspire
La joie de mon désir pour toi
Ouvre tout l'espace !
Nous ne sommes encore pas
Chien et chat
Mais je m'en veux de ne pouvoir
Marcher sans toi
Le drame est en place
Point de guerre lasse.

Scène 3.

Intérieur de la salle de restaurant.
Ingrid est debout dans la cuisine ; Walter assis à une table.
Elle récure l'évier.
Il dîne.

Walter.
Quelle heure est-il ?

Ingrid.
Vingt-trois heures.

Walter.
Vingt-trois heures. C'est drôle, j'aurais dit moins. Tant mieux, au fond. Tu ne manges pas ?

Ingrid.
Pas faim.

Walter.
Tu n'as jamais faim.

Ingrid.
Je vais casser quelques assiettes.

Walter.
Bonne idée.

Ingrid s'empare d'une pile d'assiettes, et les saisissant une à une, elle les jette au sol. Elle agit sans passion. Comme si la lassitude débarrassait la rage de ce geste.

Walter.
Il est bon ce mignon de porc.

Assiette brisée.

Il est vraiment bon.

Assiette brisée.

Ils ne savent pas ce qu'ils perdent.

Assiette brisée.

Ils perdent le meilleur mignon de porc de la ville.

Ingrid.
Merci.

Walter.
Ce n'était pas un compliment.

Silence.
Assiette brisée.

Garde-le jusqu'à demain. Mets-le au frigo.

Assiette brisée.

C'est solide, le porc. Il sera bon.

Ingrid.
Walter –

Walter.
Oui ?

Ingrid.
Quitte-moi.

Assiette brisée.

Walter.
Toi, tu n'as qu'à me quitter.

Assiette brisée.

Ingrid.
Non, toi.

Walter.
Pourquoi moi ? C'est toi qui mets ça sur le tapis. Tu me passes une assiette ?

Ingrid lance une assiette à Walter. Il la brise.

Ingrid.
La dernière fois, c'était toi.

Walter.
La dernière fois, oui. Mais là, c'est toi. Une autre.

Ingrid lance une autre assiette à Walter. Il la brise.

Ingrid.
Je veux que tu saches que c'est possible, que c'est *vraiment* possible. Qu'il suffirait de vendre le restaurant. Ce n'est pas compliqué. Il a une bonne surface, il est bien agencé, bien situé. Si personne ne vient - c'est parce que les gens sentent.

Walter.
Les gens sentent ? Ils sentent quoi ?

Ingrid.
Ils nous sentent.

Walter.
Et qu'est-ce qu'on sent ?

Ingrid.
La défaite. Les ruines. La misère. La poussière. La débâcle. La fuite. L'échec. La banqueroute. La faillite. On sent l'épave. On sent le naufrage. On sent mauvais.

Silence.

Walter.
Ingrid, il me reste de quoi vivre encore des années, à ce rythme-là si je veux, sans même un client par jour, à faire la cuisine pour les morts, je pourrais passer les dix ans qui viennent à vivoter dans cet endroit, sans déranger personne, sans être dérangé par personne, sans rien gagner, ni rien perdre non plus. Je ne suis pas un perdant, je n'ai rien perdu, je suis mobile, je suis transformable, je suis souple. Assiette !

Ingrid lance une nouvelle assiette à Walter. Il la brise. Puis, il se précipite vers la pile d'assiettes et les brise, toutes, d'un coup.

Ingrid.
Ils viennent d'ouvrir une banque à côté. À la place de l'agence d'intérim.

Walter.
J'ai vu.

Ingrid.
La quatrième depuis le début de l'année.

Walter.
C'est pratique, les distributeurs automatiques. Et il faut espérer que nombre d'intérimaires aient obtenu depuis un contrat longue durée.

Ingrid.
Elles nous encerclent. Elles finiront par nous appeler. Un jour, on recevra un appel.

Walter.
Un appel ?

Ingrid.
Une offre. Pour le restaurant. Ma main à couper.

Walter.
On leur dira non.

Ingrid.
On leur dira oui.

Walter.
Pourquoi oui ?

Ingrid.
Parce qu'alors on pourra partir.

Silence.

Walter.
Les banques ne décideront pas de notre départ. Les banques peuvent fleurir comme des coquelicots sur le trottoir, je ne bouge pas d'ici. Si tu veux me quitter, tu peux me quitter. La porte n'est pas fermée. La porte est là. Les contrats de mariage, c'est pas pour les chiens. On a bien fait, tu as toujours trouvé qu'on avait bien fait, et je n'ai jamais pensé le contraire.

Ingrid.
Alors pourquoi tu ne pars pas ?

Walter.
Je ne sais pas.

Silence.

Et toi, pourquoi tu ne pars pas ?

Silence.

Ingrid.
Je ne sais pas. Dis-le toi.

Walter.
Mais j'en sais rien, moi.

Silence.

On a cette petite affaire. Elle ne tourne pas si mal. Elle ne tourne que pour nous, mais pour nous, c'est déjà pour quelqu'un. On n'offre plus que le menu du jour ; fini la carte ; entrée plat dessert et basta. Presque pas de perte, vu qu'on mange ce qu'on prépare. Même le percolateur, on ne le fait plus tourner. Et puis, on a de l'argent devant nous. On a eu un hiver magnifique. On a même été se promener quelquefois. J'aime les fleuves. Tu aimes bien les fleuves. Tu portes correctement tes quarante et un ans. Moi pas trop mal non plus. On n'a pas d'enfant pour nous faire courir du matin à minuit et nous faire lever de minuit au matin. On s'aime plus, bon, on s'aime plus. Eh ben, on s'aime plus. Voilà. Ça arrive, ça arrive à tout le monde, on ne va pas en faire un plat.

Ingrid.
On a vécu tellement de choses.

Walter.
C'est vrai.

Ingrid.
Tellement.

Walter.
Et ouais.

Silence.

Ingrid, je veux quand même que tu saches que j'ai un mal fou à m'habituer à ce tatouage.

Ingrid brise une dernière assiette, puis disparaît, faisant claquer une porte derrière elle.
Walter va chercher un balai.

<u>Scène 4.</u>

Intérieur de la chambre.
Ingrid se déshabille.

Ingrid.
Ingrid se déshabille dans sa chambre, lentement, en fixant la prise électrique derrière le valet de nuit. Elle pense au Christ de Wissembourg. La tête du Christ de Wissembourg. Le plus ancien vitrail au monde, 1060 environ, œuvre du moine

Théophile. Une très belle tête de Christ, on dirait un lion. Elle aime les vitraux. Elle aime les tarentules et les scorpions. Mais pas tellement la musique folklorique. Elle se demande pourquoi elle se définit de la sorte, par la nomenclature un peu pathétique de ses jugements de goût, pourquoi elle est incapable de donner à entendre les mystères qu'elle renferme, ses doutes, les questions qu'elle se pose, ce qui fonde son sens critique, ce qui modèle vraiment son exception, la complexité de son cœur, indompté par les catalogues. Se trouve conne, en chemise de nuit, le regard dans la prise électrique, à attendre son mari, qui n'est même plus au courant qu'elle n'aura pas quarante et un la semaine prochaine, mes trente-neuf - j'ai trente-neuf ans ! Comment c'est possible, ça, qu'il oublie son âge, qu'il la vieillisse et qu'il trouve que ça lui va bien, deux ans de trop. Elle lui casserait bien la figure, avant de s'endormir.

Walter apparaît.

Walter.
Qu'est-ce que tu fais, assise comme ça sur le lit, comme si - je ne sais pas moi, tu pries ?

Ingrid.
Non, je me disais simplement que je te casserais bien la gueule.

Walter.
Ah bon.

Ingrid.
Oui.

Walter.
Bon bon.

Ingrid.
C'est tout.

Walter.
C'est tout ?

Ingrid.
C'est tout.

Walter.
Bon. Je vais me brosser les dents.

Ingrid chante :

Song des jours qui nous fument

Il est un jour où nous disons merci jusqu'à la rumeur des périphériques
De remorquer le souffle de celui qu'on aime
Dans la poussière du bruit
Il est un jour magique

Un jour j'ai été unique
Un jour j'ai été magnétique
Un jour j'ai été fantastique

Une petite Amérique

Il est un jour où nous disons ça va, non ça va bien, je t'assure c'est super
Mais nous baissons les yeux sur notre café crème
Parlons fringues, aspartame
Et vogue la galère

J'ai été volontaire
Mes doléances au freezer
J'ai caché la misère

Un petit bulldozer

Il est un jour où nous disons j'arrête, voilà c'est fini, j'en ai trop bavé
Et de cliques en claques, on insulte, on blasphème
On brise le tête-à-tête
On s'fait la belle, c'est moche

J'ai été une vraie cloche
J'suis pas là pour perpète
Devenue obsolète

Petit anachorète

<u>Scène 5.</u>

Intérieur de la chambre. Lit, tables de chevet, lampes et livres. Une cafetière.
Walter revient, en pyjama.
Ingrid s'est couchée ; elle a éteint la lumière.
Walter la rejoint.

Walter.
Tu dors ?

Ingrid.
Oui.

Walter.
Très bien. Alors, je ne te réveille pas davantage.

Ingrid.
Merci.

Walter.
Parce qu'on aurait pu discuter. Mais si tu dors.

Ingrid se redresse brusquement.

Ingrid.
Je ne te toucherai pas. Tu ne me toucheras pas. Je ne te parlerai même pas. Je ne te ferai rien de bon. Je ne prendrai pas ta main pour la poser sur mes seins. Je ne te laisserai pas prendre la mienne pour la poser sur ton ventre. Tu ne caresseras pas mes cheveux. Je n'aurai plus jamais de cheveux. Je me raserai la tête s'il le faut. Tu seras dégoûté de caresser un crâne chauve. Tu m'en diras des nouvelles. Nous en restons là. Bonne nuit.

Silence.

Walter.
Je retourne me brosser les dents.

Il se lève, prend une porte, disparaît.
Elle replonge sous les draps.
Silence.
S'agite.
Se redresse.
Fixe la porte qu'il vient d'emprunter.

Ingrid.
Je ne voulais pas être méchante. Je ne voulais pas. Nous avons vu tellement de choses ensemble. Des choses qui frappent de stupeur, des choses gênantes, des choses dont on n'a aucun regret, des choses qu'il ne valait pas la peine de faire, des choses qui sont les plus belles du monde, des choses embarrassantes, des choses sans valeur, des choses qui gagnent à être peintes, des choses qui perdent, des choses qui sont éloignées bien que proches, des choses qui semblent proches, alors qu'elles sont loin, si loin. Nous avons vu tomber le mur de Berlin en 89, nous avons vu tomber les tours de New York en 2001 ; entre les deux, nous sommes tombés, nous aussi. Tomber dans quoi ?

Qu'est-ce qui, de nous, est tombé ? Qu'est-ce qui tient encore debout ? Pardon, je ne voulais pas traiter Berlin et New York à égalité avec mon cœur.

Elle disparaît sous les draps.

Scène 6.

Walter réapparaît.
Se glisse à son tour sous les draps.
Ingrid se redresse dans un sursaut ; lui aussi du coup.

Walter.
Tu ne dors pas ?

Ingrid.
La charge du désir, une cavalerie.

Walter.
C'est à n'y rien comprendre, mais un soir sur trois, sur deux, chaque soir parfois, malgré les promesses de garder l'autre à distance de soi - ce qui serait la moindre des choses, car sous l'impulsion du temps, l'air s'est chargé de foudres et d'assassins, de freins et de mollesses –

Ingrid.
Rien n'y fait, c'est à n'y rien comprendre –

Walter.
Rien, ah non mais vraiment rien – On devrait, depuis le temps, s'être lassés, feindre d'être crevés, détourner le regard, le poser sur des corps inédits, mais -

Ingrid.
J'ai envie de toi, Walter.

Silence.

Walter.
Tu as envie de moi ?

Ingrid.
Oui.

Walter.
Encore ?

Ingrid.
Pas toi ?

Walter.
Si.

Ingrid.
Tu es sûr ?

Walter.
Comment est-ce possible, si souvent ?

Ingrid.
Je ne comprends pas.

Walter.
Pourtant tu disais, n'est-ce pas que tu disais, rien, mais tes commandements, là, je ne les ai pas rêvés, tes commandements : tu ne me toucheras point et tu ne me parleras point et tu te raseras la tête et tu et tu et tu -

Ingrid.
Je me suis emportée.

Walter.
Mais tu disais que –

Ingrid.
Oui, mais je me suis –

Walter.
Peut-être, mais n'empêche que -

Ingrid.
Mais puisque je te dis que je me suis emportée ! Je me suis emportée ! Emportée !

Walter.
Moi aussi je m'emporte ! Moi aussi, je peux gueuler ! Moi aussi, je peux me croire à la criée en pleine nuit !

Ingrid.
Arrête de m'aboyer dessus !

Walter.
Je voulais juste te dire que j'avais envie de toi !

Ingrid.
Moi aussi !

Walter.
J'en ai rien à foutre.

Ingrid.
Pas autant que moi.

Walter.
Bonne nuit !

Ingrid.
Bonne nuit !

Ils s'allongent, se tournant le dos, ostensiblement.

Walter.
Fais de beaux rêves, Las Vegas.

Scène 7.

Walter se réveille, se dirige vers une porte, puis une autre, encore une autre.

Ingrid.
Quelle heure est-il ?

Walter.
Six heures trente.

Ingrid.
Qu'est-ce que tu fais ?

Walter.
Je touche des poignées de porte, j'ai besoin de toucher des poignées de portes.

Ingrid.
Ingrid ouvre à peine les yeux, qu'elle songe déjà à l'aliénante modernité, notre dépendance aux choses – ces boutons de portes, par exemple, qu'on touche sans les

tourner, pour s'attacher, se rattacher – comme les objets nous obnubilent, pense-t-elle. Réification de Walter par la poignée de porte : il tourne sur lui-même, plusieurs fois, tourne encore, mais rien ne s'ouvre. Regarde-nous.

Walter.
Vais me brosser les dents. *(Walter va pour sortir enfin, après avoir essayé d'ouvrir plusieurs portes. Finalement, il s'assied par terre, sur un seuil quelconque.)* Walter a une brosse à poils durs. Walter a les gencives qui saignent. Pourtant, il utilise une brosse à poils durs. Toute sa vie tient là-dedans. Saigner des gencives, mais s'obstiner à employer une brosse à poils durs. Ingrid est une brosse à poils durs, et le cœur de Walter une dent qui se déchausse.

Ingrid.
Voilà notre quotidien : les tables du restaurant, les couverts, la pile d'assiettes, ta brosse à dents, les poignées de porte. Le voilà notre dialogue : nous parlons jour après jour à ces objets, nos voix résonnent dans un monde d'objets, qui sont notre image, nos fétiches, les exemples à suivre. Il faut faire quelque chose, Walt. Avant que je ne m'adresse à toi *en passant par* le frigidaire ou les casseroles.

Walter.
Longtemps qu'elle ne l'a pas appelé Walt.

Ingrid.
Je t'en supplie.

Walter.
Des années qu'elle remet ça sur le tapis, cette phrase-là : il faut faire quelque chose. Elle vient d'ajouter Walt. Mauvais signe. Le signe d'une tendresse faussée, apocope volontaire, histoire de me mettre dans sa poche, elle va me faire mal, elle va me dire un truc et ça va me, je sens que ça va me -

Ingrid.
Tu prépares un café ?

Walter.
Oui.

Silence.

Ingrid.
Un jour, on finit par ne plus dire *je*. On finit par ne plus dire *toi*. Ne plus dire *nous*. On dit *on*. On est *on*. Ni toi, ni moi, pas même nous, juste ce *on* qui pourrait être la société tout entière, oui la société entière pourrait être enfermée dans la chambre avec *on*. Les pauvres prépareraient le café, les riches l'attendraient en cherchant des solutions à leurs problèmes.

Walter.
Il sent bien que ça va tomber, à mesure qu'il tasse le café moulu dans le filtre de papier, ah ça c'est sûr ça lui pend au nez, ce truc qu'il sent, mais quoi au juste, qu'est-ce qu'il sent ? Un sucre ou deux ?

Ingrid.
Ce matin, deux sucres.

Walter.
Il faudra racheter des filtres. Racheter du sucre aussi. On n'a plus de filtre. On n'a plus de sucre.

Ingrid.
Un jour, après des années et des années passées à vivre avec quelqu'un, à partager le même espace que lui, à respirer le même air, à tenir le compte des bonnes heures et des heures pâles, on finit par dire *on*. *On* finit par user de ce *on* des faits-divers, ce *on* du journal, *on* présume, *on* dit que, *on* attend – *On* finit par se frapper soi-même de cette généralité vide, et l'amour de sa vie tombe dans l'anonymat, et l'amour de sa vie est indifférencié soudain ; un soir, *on* prend l'apéritif avec des amis et l'amour de sa vie, soudain, est neutre et sans visage.

Walter.
Tu dois avoir raison.

Ingrid.
Et le quotidien devient cette saloperie de norme, saloperie de léthargie, toutes ces règles bien en place.

Walter.
Tiens, Ingrid. Bois ton café.

Ingrid.
Merci. Fais-moi plaisir Walt, sers la dame, là-bas. *(Indiquant une personne dans l'assemblée)* Elle nous regarde. Elle nous écoute. Elle me ressemble.

Walter sert une tasse de café à une dame, assise là, dans l'assemblée ; il s'efforce de lui sourire.

Walter. *(A la dame en question)*
Vous prenez du sucre ? On n'a plus de sucre, on n'en a plus, plus un seul.

Ingrid.
La vérité, c'est qu'*on pourrait* avoir envie l'un de l'autre. *On pourrait* faire l'amour et éclater de rire en jouissant l'un de l'autre. *On pourrait*.

Walter.
Mais ça n'a pas lieu.

Ingrid.
On se crie dessus. *On* est méchant. *On* est dur. Des fois, *on* se frappe.

Walter.
On est méchant. *On* est dur. *On* se frappe. Tu dis *on*, pour ne pas dire je, ni tu. Tu dis *on*, pour te convaincre qu'elle est à n'importe qui, la main levée. *Je* te frappe. *Tu* me frappes. Oui, parfois, *nous nous frappons*.

Ingrid.
Alors qu'on *pourrait* tout aussi bien faire l'amour. On est infectés. Deux corps pendus l'un près de l'autre, deux fruits soudés aux branches de l'arbre, qui pourrissent ensemble au-dessus du sol où ils auraient dû tomber depuis longtemps. Deux fruits tapés, grouillant de vers, par-dessus les têtes, et pourtant nous sommes encore deux bourgeons, des bourgeons qui ne cessent d'éclater. Aucune main pour nous cueillir. Nous sauver. Ce qu'on partage, c'est notre pourriture, en pleine santé.

Ingrid se lève, s'habille.
Walter la regarde, comme un chat pris dans la lumière.
Ingrid disparaît derrière une porte, qu'elle ouvre du premier coup.
Walter en prend une autre.

<u>Scène 8.</u>

Intérieur de la salle de restaurant.
Tables et silence.
Walter casse des œufs sur le bord d'un saladier.
Ingrid apparaît.
Walter la regarde.
Continue de casser ses œufs, sans la quitter du regard.
Long silence.

Walter.
Bien. Très bien. Après le front, les joues. Bien. J'imagine que ça ne part pas à l'eau, ça non plus.

Ingrid.
Si tu frottes pendant mille ans, peut-être.

Walter.
Tu veux me faire mal. C'est donc ça.

Ingrid.
Jusqu'à preuve du contraire, c'est à l'intérieur de ma chair qu'entrent les aiguilles, la mienne, *ma* chair.

Walter.
Et tu comptes aller jusqu'où ? Jusqu'à couvrir tout ton corps, de la tête aux pieds ?

Ingrid.
Je me ferai peut-être tatouer les seins. L'été, c'est parfait.

Walter.
Approche.

Ingrid.
Non.

Walter.
Viens, je te dis.

Ingrid.
Non.

Walter.
Qu'est-ce que c'est ?

Ingrid.
Une marque de fringues.

Walter.
Exonéré, une marque de fringues ?

Ingrid.
Une marque de fringues, oui. *Exonéré*. Ils font des fringues. Des fringues du bout du monde. Du batik, des trucs comme ça. C'est du commerce équitable.

Walter.
Alors, si c'est équitable.

Ingrid.
C'est équitable.

Walter.
Ça change tout.

Ingrid.
Ils m'ont donné 5000 euros pour ça.

Walter.
Pour ta tirelire ? Ils te paient pour te faire tatouer, te faire tatouer à vie une marque de fringues, là, sur ta joue gauche, c'est de la publicité et c'est pour la vie - mais puisqu'ils te paient ! - ils t'offrent 5000 euros, et ils te défigurent. Qu'est-ce qu'il y a d'équitable là-dedans ?

Ingrid.
« Le *commerce* équitable est un partenariat *commercial*, fondé sur le dialogue, transparence et respect, qui vise plus d'équité dans le *commerce* international. Il contribue au développement durable, en proposant de meilleures conditions *commerciales* aux producteurs marginalisés, essentiellement dans les pays du Sud, et en sécurisant leurs droits. » Au début, ils voulaient me tatouer cette phrase, dans le dos. Ils voulaient, pour le double, 10000, rien de moins. J'ai refusé. Estime-toi heureux.

Walter se casse un œuf sur le crâne.

Walter, qu'est-ce qui te prend ?

Walter.
Je me casse un œuf sur le crâne.

Ingrid.
D'accord.

Walter.
Si tu voyais ta tête, si tu te regardais dans un miroir de temps en temps, tu verrais ta tête et tu lirais comme moi et comme n'importe qui, tiens - *(s'adressant à la dame à qui il a servi un café)* – Madame. Madame, vous lisez comme moi, n'est-ce pas ? Vous lisez *Vegas.com*, et en dessous, comme un sous-titre ou une légende, *Exonéré*. Vous lisez le visage de ma femme. C'est ma femme, Madame. Oui, ma femme. Elle s'appelle Ingrid. Mais vous pouvez l'appeler Las Vegas, elle s'en moque. Vous pouvez l'appeler Exonéré. Elle prend le nom de toutes ces choses, il y a un temps où l'on n'est plus que des choses entreposées dans des remises, et on crève à petit feu, alors quitte-moi, quitte-moi !

Ingrid.
C'est à moi que tu parles ?

Walter.
Quitte-moi.

Silence.

Ingrid.
Je ne peux pas.

Walter.
Quitte-moi, je t'en supplie. Prends la porte. Ne reviens pas. Va t'en. Ne reviens jamais, avec ton visage qui se met à parler avant toi, ces lettres, ces dessins, ces encres rouges, vertes et bleues, ces signes sur ton visage qui semblent ouvrir leur gueule avant la tienne, et on ne voit plus que ça, deux marques, deux enseignes, avant de te voir toi, et pourtant tu es ma femme, et je ne devrais voir que toi, te voir toi avant tout. Je vais devenir fou, tu es prévenue.

Ingrid.
Je ne peux pas. Pas encore. Toi, Wally, toi –

Walter.
Longtemps qu'elle ne l'a pas appelé Wally.

Ingrid.
Si tu es au bout, si tu n'en peux plus, profite, profite et tire-toi, ne réfléchis pas, allez, quitte-moi.

Walter.
Pas question.

Ingrid.
Quitte-moi.

Walter.
Non.

Ingrid.
Pourquoi pas ?

Walter.
Parce que !

Ingrid.
Parce que quoi ?

Walter.
Je ne sais pas.

Ingrid.
Moi non plus.

Silence.

Walter.
Il faut se faire aider.

Ingrid.
Il faut que j'aille faire les courses.

Silence.

Walter.
Tu n'as qu'à me tromper.

Ingrid.
J'ai envie de préparer des choux de Bruxelles.

Silence.

Walter.
Sinon, je pourrais te tromper, moi.

Ingrid.
Sinon, une escalope milanaise.

Silence.

Walter.
On n'a qu'à tirer à pile ou face qui trompera l'autre.

Ingrid.
J'aime tellement la panure.

Silence.
Puis, Walter se jette sur Ingrid, essaie de l'étrangler.
Visage boursouflé d'Ingrid dans les mains de Walter.
Walter se reprend, racle sa gorge, tire sur son vêtement (qui lui semble soudain trop court).

Walter.
Excuse-moi Ingrid.

Ingrid.
Longtemps qu'il n'avait pas essayé de l'étrangler.

Silence.
Puis, Ingrid se jette sur Walter, essaie de l'étrangler.
Visage boursouflé de Walter dans les mains d'Ingrid.

Ingrid se reprend, ajuste ses cheveux, époussette son vêtement (qui lui semble soudain tout sale).

Walter et Ingrid s'adressent au public :

Walter.
La dernière fois, c'était il y a deux ans, nos dernières vacances, une semaine en Irlande, dans le Burren. Le comté de Clare, vous situez ?

Ingrid.
Pendant une semaine, il me fait l'amour. La dernière fois qu'on fait l'amour, c'est là, deux ans déjà, dernier amour, dernière fois, une semaine entière, en Irlande. On ne peut rien vous dire de l'Irlande.

Walter.
On connaît un hôtel en Irlande. Un *Bed and Breakfast*. On n'a rien visité d'autre. Un *B and B*. Dans le Burren.

Ingrid.
Not Rolling Stones. On a choisi cet endroit parce qu'il y a le mot *stones* dedans, et on s'appelle Laroche alors - et puis c'est drôle, ces pierres qui ne roulent pas. Dans le Burren, il y en a partout, empilées les unes sur les autres. *Not Rolling Stones*. C'est fou comme on est solide. C'est fou comme on a l'air de bagnards. A se casser le crâne l'un contre l'autre, à longueur de journée. Des cailloux, voilà.

Walter.
Je ne pouvais pas faire l'amour sans lui poser mes mains sur la gorge et serrer de toutes mes forces, je ne savais pas l'aimer sans la maudire de se laisser aimer par moi, je voulais la tuer d'être un autre corps au milieu du lit ; et je le voyais dériver loin de moi, ce corps qui n'était pas le mien, je criais pour qu'il me laisse entrer, et à mesure que je m'en approchais, je le voyais s'éloigner. Pourtant nous n'avions plus l'âge de craindre, rien à craindre, nous nous étions déjà donné tant de preuves – ne nous lâchaient pas, nos corps lestés l'un dans l'autre.

Ingrid.
C'est à n'y rien comprendre –

Walter.
Toutes les nuits, au milieu des cailloux, au milieu des radeaux, je ne pouvais pas l'allumer sans vouloir l'éteindre.

Silence.

Ingrid.
Cela dit, je garde un très bon souvenir du petit déjeuner.

Walter.
Oui, le petit déjeuner était vraiment très bien.

Scène 9.

Intérieur de la salle du restaurant.
Walter et Ingrid préparent la cuisine et dressent le couvert, ensemble.

Ingrid.
J'ai dix-neuf ans, je sors d'un bouisbouis sur les pentes, je prends ma bicyclette, j'ai un peu bu, je ne freine pas souvent dans les descentes, et vlan ! me casse la gueule, chambre à air ravagée par des clous de tapissier –

Walter.
On se marie en catimini -

Ingrid.
- les genoux écorchés, le poignet foulé, j'ai envie de chialer, envie de demander aux tapissiers pourquoi z'utilisent pas des agrafes –

Walter.
- J'ai vingt-deux ans, on vient de se marier. Avec l'impression que c'est une aventure, ou une plaisanterie.

Ingrid.
- c'est ça, une agrafeuse plutôt que des clous, et pourquoi les gosses ne savent pas jouer sans être cruel.

Walter.
Le moindre type qui la regarde, je le fusille ; la moindre fille, elle la zigouille. On ne marche jamais sans se tenir la main, on ne fait pas de jogging de peur que l'un ne puisse pas suivre l'autre et le distance.

Ingrid.
- Est-ce que l'humanité tout entière est un gosse cruel planqué dans les pentes, je suis cette fille avec son vélo crevé, lui ce garçon qui veut m'aider, salut moi c'est Ingrid c'est gentil super gentil de me filer un coup de main, Walter - il me répond - je t'en prie c'est tout naturel ; coup de foudre.

Walter.
On fait l'amour plusieurs fois par jour entre 1987 et 1989, des furieux, à dormir dans le frigo pour ralentir les corps, les refroidir, il faut les refroidir, sinon ils se consument.

Ingrid.
La première fois qu'on se sépare, c'est deux ans après le mariage, d'un commun accord. On fête le bicentenaire de la Révolution chacun dans son coin. On le vit très mal.

Walter.
On se retrouve trois mois après s'être quittés.

Ingrid.
J'ai peur qu'il fasse l'amour à tout ce qui bouge, quand il n'est pas avec moi. Il a une telle énergie.

Walter.
J'ai peur qu'elle couche avec le premier venu. Elle est si imprévisible.

Ingrid.
La deuxième fois qu'on se sépare, c'est en 1991. C'est lui qui part. Je fais une dépression nerveuse. Il revient au moment où je commence à aller mieux. Re-dépression, pire.

Walter.
Je la soigne, je la dorlote, je la bichonne, je la berce, je l'amadoue, je la cajole, je la câline, je la console. Et de temps en temps, je ne peux pas m'empêcher, je lui colle une baffe.

Ingrid.
Le 12 février 2001, il me casse une dent. Celle-là, vous voyez. Eh oui Madame, c'est une fausse. Vous avez des fausses dents, vous aussi ? Est-ce que votre mari vous a déjà cassé une dent ?

Walter.
Le 24 août 2003, elle me brise plusieurs phalanges de la main droite, avec son fer à repasser. Je ne parle pas de la brûlure au deuxième degré, pour ne pas l'accabler, mais on pourrait en parler, des brûlures. On ne fait que parler des brûlures. C'est une brûlure. C'est du feu. C'est ma femme, j'y tiens.

Ingrid.
C'est mon homme, personne n'y touche.

Walter.
En vingt ans, on se sépare une dizaine de fois.

Ingrid.
À chaque fois, on rentre au port.

Walter.
Recenser les lésions.

Ingrid.
Beurrer les hématomes.

Walter.
Cracher dans les plaies.

Ingrid.
Tout recoudre.

Walter.
Tout rouvrir.

Ingrid.
On a des petites histoires de ci, de là.

Walter.
Des historiettes.

Ingrid.
Du bouche-trou.

Walter.
Et puis, même plus.

Ingrid.
On se raconte tout.

Walter.
Ça nous fait rire.

Ingrid.
On oublie tout.

Walter.
Ça nous fait rire.

Ingrid.
Et quand on n'a pas le cœur à rire de ces histoires de corps dans nos tiroirs, quand les polichinelles de l'amour nous font plus de mal que de bien, quand la jalousie gagne et fracasse les rires qui devraient couler de source parce que c'est rien, on sait que c'est rien et puis on était séparés, chacun pour soi dans la jungle des corps, là, dehors, on le sait, on le savait, mais j'arrive pas à rire, j'y arrive pas, alors je m'ouvre une petite veine et je laisse couler le sang en pensant au visage de la fille qu'il a prise tandis que

me prenait n'importe quel ami si bienveillant, je cherche l'artère brachiale pour lui faire peur, il a de la chance je ne la trouve pas, je m'ouvre une petite veine de rien du tout, c'est la vie, c'est nous, c'est rien ; s'il recommence, je m'ouvre la gorge d'oreille en oreille et il portera sur ses épaules ma dépouille sanguinolente, quand il sera sur la barque avec Charon et les Enfers se mettront à puer pour des siècles.

Walter.
Vous vous demandez, Madame, pourquoi on n'a pas fait de gosse, pourquoi on n'en fait pas.

Ingrid.
Je ne peux pas en avoir.

Walter.
Moi non plus.

Ingrid.
C'est réglé.

Walter.
Deux stériles.

Ingrid.
« J'aimerais savoir qui sont mes parents biologiques. » Je détesterais qu'on me balance ça après des années à se saigner. Alors pas d'adoption.

Walter.
On est d'accord.

Ingrid.
On est sec, au-dedans, rien qui pousse, ni lui ni moi.

Walter.
Ça ne me rend pas particulièrement triste.

Ingrid.
Moi non plus, pas particulièrement.

Walter.
Tu peux essuyer ce verre, s'il te plait ?

Ingrid.
Tout de suite.

Walter.
C'est une bonne idée, le bœuf carottes.

Ingrid.
Ça sent bon.

Scène 10.

Intérieur de la salle de restaurant.
Ingrid et Walter sont assis à la même table.
Ils prennent un apéritif.

Walter.
Il faut qu'on change le nom du restaurant.

Ingrid.
Ah bon.

Walter.
On va le changer. Si on le change, tu vas voir.

Ingrid.
Il est bon, ce kir.

Walter.
Tu as une idée ?

Ingrid.
On pourrait le rebaptiser Las Vegas. Comme ça, je fais d'une pierre deux coups, avec un seul front !

Elle éclate de rire.
Elle est peut-être un peu éméchée.

Walter.
C'est un restaurant, Ingrid. Pas un casino.

Ingrid.
Bouh, t'es pas drôle.

Walter.
Les Flots Bleus.

Ingrid.
Tu te crois où ? T'es pas en Corse, Wally.

Walter.
Justement. Ça dépayserait le client.

Ingrid.
Quel client ?

Ingrid éclate de rire, encore plus fort.
Se ressert un kir.

Walter.
On n'a qu'à s'appeler *Chez Bocuse*, à coup sûr ça fera venir du monde.

Ingrid.
Au procès, tu veux dire ?

Walter.
Si on met juste *Chez Bocuse*, ça peut être n'importe quel Bocuse. Walter Bocuse, par exemple.

Ingrid.
L'Espérance, c'est un joli nom *L'Espérance*.

Walter.
Ouais.

Ingrid.
L'Âne qui tousse plus. Le Scorpion qui baille. Le Prince Crapaud.

Walter.
J'aime bien *Le Prince Crapaud*.

Ingrid.
Sauf qu'on est deux dans l'affaire, mon grand.

Walter.
Finalement, je préfère garder *Le Petit Bacchus*.

Ingrid.
Personne ne sait qui est Bacchus.

Walter.
Tu devrais boire plus vite !

Ingrid.
Je t'emmerde, Laroche.

Walter.
Tu es très fine.

Ingrid.
Crève.

Walter.
Crève avant moi.

Elle lui jette son kir au visage.

Walter.
Espèce de truie sans âme. Si seulement tu pouvais faire un cancer.

Ingrid regarde fixement Walter.
Long silence.
À cet instant, ils pourraient s'entretuer.

Mais apparaît Clémentine Falque. Jupe noire, tee-shirt rose avec logo et bretelles, épaules nues, bijoux.

Ingrid.
Walter -

Walter.
Ingrid, il y a –

Ingrid.
Oui –

Walter.
Ingrid –

Ingrid.
J'ai vu –

Walter.
Il y a quelqu'un –

Ingrid.
Tu crois que c'est une cliente ?

Walter.
Sûrement.

Ingrid.
Qu'est-ce qu'on fait ?

Clémentine.
Bonjour.

Walter.
Mademoiselle.

Ingrid.
Bonjour bonjour bonjour, je vous en prie.

Clémentine.
C'est ouvert ?

Walter.
Oui oui oui, grand ouvert, grand grand grand.

Ingrid.
Vous êtes seule ?

Clémentine.
Oui.

Ingrid.
Vous ne voulez pas inviter des copains à vous rejoindre ?

Walter.
Ingrid -

Clémentine.
La prochaine fois, peut-être.

Ingrid.
Je vous installe ici ? Asseyez-vous. Bienvenue. Soyez la bienvenue. La bienvenue.

Clémentine.
Merci.

Clémentine fixe le visage d'Ingrid.

Ingrid.
Je suis tatouée. Vous avez vu ?

Clémentine.
Oui.

Ingrid.
Ça vous gêne ?

Walter.
Ingrid – Alors aujourd'hui, en plat du jour, nous vous proposons un tajine de poulet au citron confit.

Clémentine.
Et sinon ?

Walter.
Sinon, c'est tout.

Clémentine.
Un tajine alors.

Walter.
Vous ne le regretterez pas.

Ingrid.
Qu'est-ce que je vous sers à boire ?

Clémentine.
Une carafe d'eau, ça ira.

Ingrid.
Et si je vous servais un petit kir en apéritif. C'est pour la maison, ça nous fait plaisir.

Clémentine.
Ah bon. Ah bon alors d'accord oui je veux bien pourquoi pas un kir.

Ingrid.
Cassis.

Clémentine.
Cassis.

Walter.
Très bonne idée, ça. Je m'occupe de votre tajine.

Ingrid.
Et un kir cassis pour la demoiselle !

Clémentine.
J'ai vingt-sept ans. Je suis extrêmement joyeuse. J'habite encore chez mes parents, parce qu'avec Adrien ça n'était vraiment plus possible, de se doucher l'un après

l'autre, je veux dire. D'ailleurs personne ne peut se doucher après Adrien, plus personne. Je ne supporte pas les garçons qui passent plus d'une heure sous la douche. Je trouve ça louche, les garçons qui tous les matins se sentent tellement sales qu'ils se frottent sous le jet une heure durant, et toi tu passes après, et le chauffe-eau est vide, et la douche du matin c'est comme battre ton linge dans le ruisseau, tu es transie de froid à cause d'un mec pas net, tout dégueulasse à l'intérieur, alors stop. Chez mes parents, je suis bien, on ne se marche pas dessus, je suis extrêmement joyeuse, surtout depuis que j'ai mon *DESS Management culturel en Europe*, et puis mon *DESS Montage et gestion de projets culturels*. Ça se passe très bien. Je décroche des stages à la pelle. J'en suis actuellement à mon vingt-troisième stage en entreprise ; ça me rend extrêmement joyeuse. Je combine toutes sortes de conventions avec la fac, du coup je suis rémunérée. C'est super d'être rémunérée. Et puis je croise beaucoup de monde. On se laisse nos emails et on s'écrit, on se file des plans. J'envoie mon CV partout. Je suis sûre que mon CV est la troisième publication au monde après la Bible et le catalogue IKEA. Tout le monde a lu mon CV. Tout le monde sait qui je suis. Je suis Clémentine Falque. Par ailleurs, j'adore la moto. J'aimerais m'acheter une moto.

Ingrid.
Le kir cassis.

Clémentine.
Merci.

Apparaît François Darégon. Costume élégant, un peu élimé. Cheveux longs, gris et gominés. Prestance émoussée.

Ingrid.
Walter -

Walter.
Oh mon dieu !

Ingrid.
Y'a quelqu'un –

Walter.
J'ai vu.

Ingrid.
Un autre client.

Walter.
Tu crois ?

Ingrid.
Sinon qu'est-ce que c'est ?

François.
Bonjour -

Walter.
Oh la la.

François.
Madame.

Ingrid.
Bonjour Monsieur. Je suis tatouée. C'est pour déjeuner ?

François.
Oui.

Ingrid.
Vous êtes seul ?

François.
Oui.

Ingrid.
Vous ne pouviez pas venir avec votre dame ?

Walter.
Ingrid – Cher Monsieur, plat unique, service unique. Tajine de poulet au citron confit, à prendre ou à laisser. En dessert, nous avons une magnifique tarte aux pommes.

François.
Parfait.

Ingrid.
Cette table ?

François s'installe à la table voisine de celle de Clémentine.

François.
Mademoiselle.

Clémentine Falque.
Bonjour.

Long silence.

François.
Je m'appelle Darégon, François Darégon. J'ai cinquante-quatre ans, je sors de prison. Rien commis d'atroce, je ne suis pas sanguinaire. Une ou deux malversations. Détournements monétaires. On enregistrait mes conversations. Je n'ai pas surveillé mes arrières.

Clémentine.
Ça arrive.

François.
Je vous regarde Mademoiselle me rappeler qu'à vos bretelles tient le soleil. Et vos épaules font aux boussoles chercher le Nord au Sud. Je ne veux pas vous importuner. Je me présente, car je suis depuis peu présentable. Avant, je maquillais des écritures, promettais des contrats-types, je ne vous dis pas la déconfiture, ni le type de contrats. Je mérite quelques injures, je trafiquais la linotype, j'ai payé, ça y est, je vous assure.

Clémentine.
Je vous crois.

François.
Pardonnez-moi Mademoiselle, y'avait un type dans ma cellule qui regardait les hirondelles marquer le temps. De vos printemps, il a sans doute fait son calcul et moi j'en ferais volontiers tout autant.

Clémentine.
Vous êtes quelqu'un de tout à fait franc, vous n'y allez pas par quatre chemins.

François.
Vous trouvez.

Ingrid.
Walter, sers le tajine, il faut les distraire.

Walter.
Tout de suite.

Clémentine.
D'autant que vous pourriez être mon père, sauf mon respect.

François s'effondre.

Excusez-moi, Monsieur – Je ne voulais pas – Excusez-moi.

Ingrid.
Walter, le type, là, il pleure, Walter.

Walter.
Je ne peux pas lui apporter le tajine en pleine crise de larmes.

Ingrid.
Pourquoi pas.

Walter.
Je n'aimerais pas qu'en pleine crise de larmes, on s'approche de moi avec un tajine à la main, je détesterais ça. Et puis il a fait de la taule, on ne sait pas à qui on a affaire. Il est peut-être dangereux.

François.
Je ne suis pas dangereux. Je m'appelle François Darégon, j'aime les films de samouraïs, j'aime l'odeur des buanderies, j'aime les chevaux, la Camargue c'est splendide.

Clémentine.
Ça se voit que vous ne feriez pas de mal à une mouche.

François.
Je vous ai vue et j'ai su.

Ingrid.
Walter, il ne pleure plus. Tajine !

Walter.
Attends.

Clémentine.
Qu'est-ce que vous avez su ?

Ingrid.
Tajine, j'ai dit !

François.
J'ai su que nous devions nous parler.

Walter.
J'y vais.

François.
J'ai su que ce n'était pas un jour de plus. Un jour à part.

Clémentine.
Je dois dire que votre entrée, moi votre entrée elle m'a – Enfin, voyez, je suis venue déjeuner ici, parce que je suis en stage à côté, c'est mon vingt-troisième, j'ai de la chance, dans un théâtre, vous aimez le théâtre ?

Walter.
Et deux tajines, deux !

François.
Asseyez-vous avec moi.

Clémentine.
Si vous voulez.

Clémentine va s'asseoir en face de François.

Walter.
Ah bon. Bon bon. Ingrid ?

Ingrid.
Ben quoi. Sers ces messieurs dames. Rien ne les empêche de – Allez, Walter.

François.
J'ai pratiqué le théâtre en prison. Je dois avouer que je n'ai pas trop aimé. Je crois que je ne suis pas fait pour, enfin vous comprenez, il faut être un peu extraverti, confiant, tout de même, oui je crois qu'il faut avoir confiance, pleinement confiance en soi, et avoir confiance en soi, c'est tout de même accorder sa confiance à un échantillon - infime je vous l'accorde - de l'humanité, et personnellement, en prison, j'étais noir, j'étais fermé, je n'avais confiance que dans les ressorts de mon lit, oui j'étais sûr que chaque nuit, ils grinceraient. Et chaque nuit, ils me donnaient raison. A part ça, j'avais la télévision et rien ne m'a rendu plus triste, je prends des cachets.

Clémentine.
Je trouve que vous faites beaucoup plus jeune que mon père et quand bien même. Je m'appelle Clémentine.

Walter.
Ingrid, le pain.

Ingrid.
Le pain, oui.

François.
Bon appétit.

Clémentine.
Bon appétit.

François.
François.

Clémentine.
Bon appétit, François.

Ingrid.
Du pain pour les tourtereaux !

Walter.
Ingrid ! Excusez-la. Elle a – Bref. Le kir, vous savez.

Clémentine.
C'est vrai qu'il monte vite à la tête.

Ingrid.
Je vous en sers un petit, Monsieur François ? C'est pour la maison.

François.
Non, merci. Contre-indications.

Ingrid.
Alors je ressers la demoiselle.

Clémentine.
Volontiers.

Ingrid se ressert également.
Walter observe Clémentine et François qui savourent le tajine.

Walter.
Alors, il est comment, ce tajine ?

François.
Excellent, merci.

Ingrid.
Et vous nous direz des nouvelles de la tarte aux pommes !

Clémentine.
Dites, François, c'est qui déjà Bacchus ?

François.
Le dieu de l'ivresse et des débordements. Y compris sexuels. L'équivalent romain de Dionysos. C'est de Bacchus que viennent les bacchanales. Vous savez, ces fêtes. Orgiaques. Ça me dégoûte.

Clémentine.
Ah bon.

François s'effondre à nouveau.

Ingrid.
Faut faire quelque chose, il va pas finir le repas à ce rythme-là. Va s'étouffer. On ne pleure pas en mangeant !

Walter.
Ingrid !

Ingrid.
Arrête de répéter tout le temps mon prénom !

Walter.
Espèce de pauvre tarée alcoolique, tu vas la fermer.

Silence.

Clémentine.
François, François, ne pleurez pas. Ne pleurez plus. Je suis là, François.

Clémentine saisit la main de François.

Je ne sais pas ce qui se passe entre vous et moi, mais c'est vrai. Et tout est là : c'est une chose vraie.

François.
Je voudrais vous apprivoiser.

Clémentine.
Je vous donnerai mon CV. Vous saurez tout de moi. Il y a toute ma vie dans mon CV. Il fait quatre pages.

François.
J'ai retrouvé du travail, vous savez, depuis que je suis sorti je travaille. A la réception d'un hôtel, dans le troisième. Je suis réceptionniste. De nuit. Je travaille de nuit. Il y a des tas de gens qui appellent les hôtels à des heures indues. Et c'est moi qui leur réponds. Vous pourriez m'appeler à une heure indue, je vous répondrais.

Clémentine.
Je vous appellerai.

Walter.
C'est un coup de foudre, Ingrid. Tu ne vois pas. La parole d'amour, qui s'écrit d'elle-même, sans qu'on la force.

Ingrid se retient de pleurer.

Ingrid.
Si tu savais, Walter, si tu savais -

Walter.
Bien sûr que je sais. Allez, prépare deux tartes. Après ça, c'est sûr, ils voudront du sucre.

Clémentine et François disparaissent.
Ingrid se goinfre des deux parts de tarte, sous les yeux de Walter.
Walter disparaît.

Scène 11.

Intérieur de la salle de restaurant.
Ingrid est seule.

Ingrid.
Ils sont revenus, la stagiaire et l'ex-taulard, les jours suivants, étaler sous nos yeux leurs balbutiements, avec une arrogance je ne vous dis pas.

Apparaît François.

François.
Bonjour Madame Ingrid.

Ingrid.
C'est ça.

Clémentine apparaît.

Clémentine.
François. Vous êtes là depuis longtemps ?

François.
Je viens d'arriver.

Clémentine.
Toutes ces tâches minuscules qu'il faut accomplir. Je n'en peux plus de ce stage. Tout me paraît trop court ou trop long depuis que je vous ai rencontré. Vous êtes la seule chose qui me semble durer ce qu'il faut.

Clémentine et François disparaissent.

Ingrid.
Pourquoi j'ai laissé faire ça ? Pourquoi j'ai donné mon visage ? Je voudrais que ça parte à l'eau. Est-ce que je pensais vraiment lui faire du mal ? Est-ce que j'ai pensé à partir ? Est-ce que j'ai vraiment tout raté ? Est-ce que j'ai un jour aimé mon mari ? Pourquoi est-ce qu'on s'est mariés ? On ne fait plus l'amour, pourquoi ? On en a toujours envie, pourquoi ? Qui a dit que la vie était longue ? Qui voudrait m'enlever ? Quelqu'un a-t-il un cheval sur lequel il voudrait m'enlever ? Je me laisserai faire. Enlevez-moi. Quelqu'un. Vite.

Clémentine apparaît.

Clémentine.
Bonjour Madame Ingrid.

François apparaît.

François.
Clémentine.

Clémentine.
François.

François.
Tu es là depuis longtemps ?

Clémentine.
Je viens d'arriver.

François.
Qu'est-ce qu'on mange aujourd'hui ?

Clémentine.
En amour aussi, j'ai fait beaucoup de stages.

François.
Ce matin, je n'ai pas pris de cachet.

Clémentine.
Cet instant, dans la nuit, où dans tant de proximité des corps, on pense à autre chose, tout autre chose que ce corps contre lequel on appuie le sien, comme s'il fallait toujours se sauver, donner des preuves à l'autre de son inexistence, de sa grande fragilité et du peu d'amour en fait, le peu d'amour dont nous sommes capables. Dont nous sommes coupables.

François.
De quoi as-tu peur ?

Clémentine.
Nous allons faire l'amour, n'est-ce pas ?

François.
Faire l'amour.

Clémentine.
Non ?

François.
Tu sais, Clémentine, depuis les cachets, j'ai la libido d'une banquise.

Clémentine.
Fais-moi confiance, François.

Ingrid.
Blanquette !

Clémentine et François disparaissent.

Ingrid.
Cet instant, dans la nuit, où dans tant de proximité des corps, on pense à autre chose, tout autre chose que ce corps contre lequel on appuie le sien.

Clémentine et François apparaissent.
Ils s'embrassent fougueusement.
Silence.
Ingrid les regarde.
Puis, elle baisse les yeux.
Tous trois disparaissent.

Scène 12.

Intérieur de la chambre.
Walter est assis sur le bord du lit, une lettre à la main.

Walter.
En bas de page, elle ajoute un post-scriptum : je reviendrai peut-être. Ingrid reviendra peut-être. Elle reviendra. Peut-être. Peut-être pas. Elle ne reviendra peut-être pas. Ingrid ne reviendra peut-être pas. Ingrid ne reviendra pas. Sûrement qu'elle ne reviendra pas. C'est sûr, elle est partie pour ne pas revenir. Elle est partie. Ingrid est partie. À jamais. Elle est partie à jamais. Elle ne reviendra jamais. Voilà. Elle a ajouté ce post-scriptum : je ne reviendrai jamais. Walter est assis sur le bord du lit depuis cinquante-trois minutes. Parfaitement immobile, depuis cinquante-trois minutes. Parfaitement. Voilà cinquante-trois minutes qu'il a lu la lettre laissée par Ingrid, cinquante-trois minutes qu'il fixe sa montre, parfaitement immobile, et déforme chacune des phrases qu'elle a écrites pour lui dire : ça y est, Wally, Walt, Walter, Wally, Walt, Wally, Wally, Walter, Walt, je vous quitte tous, je vous quitte. Depuis cinquante-trois minutes, la vie de Walter Wally Walt est super calme. Pas un cri. Pas une déchirure. Pas un scandale. C'est calme. Parfait. Chacun sa croix, la mienne est partie. Ma croix chérie, mon calvaire. Ingrid, oh Ingrid. Elle ne reviendra jamais. Elle divorcera dans mon dos, avec l'aide d'un sosie, on a tous un sosie, j'ai forcément un sosie, auquel elle paiera des faux papiers et qu'elle priera d'obéir. Elle divorcera en cachette. Elle cherchera à me fuir, ne voudra plus jamais me revoir, fera tout ce qui est en son pouvoir pour ne plus jamais me faire face, de peur que nous retombions l'un dans l'autre, comme un vide tomberait dans un autre, pour composer le néant. Il faut que je la remercie. Enfin, d'être partie. D'avoir eu la force de partir enfin. Première station du Christ, sa Passion à lui ; première station : il est condamné à mort. Voilà : Walter est condamné à mort. A vie. Condamné à vie. Depuis cinquante-quatre minutes, la vie est une condamnation.

Walter se lève. Il renverse le lit. S'allonge dans le sommier, au milieu des lattes et des toiles d'araignée.
Intérieur de la salle de restaurant.
Personne.
Puis, Clémentine apparaît.

Clémentine.
Bonjour.

Silence.

Ingrid ?

Silence.

Y'a quelqu'un ? Walter ? Ohé.

Silence.

C’est fermé ?

Apparaît François Darégon.

François.
Clémentine.

Clémentine.
Il n’y a personne.

François.
Personne.

Clémentine.
Personne.

François.
C’est fermé ?

Clémentine.
Puisqu’on est entrés.

François.
J’ai appris une chose avec la prison : il n’y a pas d’endroit plus fermé, pourtant il est facile d’y entrer.

Clémentine.
Qu’est-ce qu’on fait ?

François.
Ils sont peut-être encore aux courses. Asseyons-nous.

Clémentine.
Matinée épouvantable.

François.
À cause de cette nuit ? Est-ce que tu regrettes ?

Clémentine.
C’était d’une douceur, mais d’une douceur, alors stop.

François.
Tu as trouvé ?

Clémentine.
C'était d'une force, mais d'une force.

François.
Et puis c'est pratique : on a cinquante chambres à disposition dans cet hôtel, et toujours une chambre disponible, j'ai remarqué, même pendant les congrès, les salons, les expositions, toujours une chambre qu'on oublie de réserver, alors reviens quand tu veux, mon petit caillou.

Clémentine.
Mon petit caillou. J'aime que tu m'appelles comme ça, ton petit caillou.

François.
Cette longue (trop longue) suite (enchaînement, il faudrait dire enchaînement, parce que oui, j'avais des chaînes) (des entraves), longue suite de parenthèses (on peut peut-être se servir un apéro, non ?) je n'ai jamais vu la vie autrement (autrement qu'enchaîné, autrement qu'entre parenthèses) et soudain, tu les fermes toutes (tu fermes toutes ces parenthèses) et tu ouvres autre chose : tu es l'incise, c'est exactement ça (exactement toi), tu es l'incise.

Clémentine.
Chacun a chargé sur son dos la croix de l'autre, elles sont légères l'une et l'autre, quelle chance, je te sers quelque chose ?

François.
Sirop de fraise.

Clémentine.
J'aimerais savoir où ils sont.

Apparaît Walter, les mains en sang.

Clémentine.
Oh mon dieu !

François.
Clémentine, il y a quelqu'un.

Clémentine.
J'ai vu.

François.
Qu'est-ce que –

Clémentine.
C'est Walter.

François.
Mais oui, c'est Walter.

Clémentine.
Walter -

Walter.
Elle est partie, alors je me suis coupé en épluchant des pommes. C'est elle qui épluchait. Je ne sais pas éplucher. Moi, j'imite très bien le cheval.

François.
Il faut l'asseoir.

François sort une petite boîte de cachets de sa poche, gobe un comprimé.

Clémentine.
François, tu avais promis.

François.
La vue du sang, je ne peux pas, je ne peux vraiment pas, il faut que je – Il faut lui passer les mains sous l'eau. Il faut le laver. C'est un homme quitté, Clémentine.

Clémentine.
Asseyez-vous, Walter.

Walter.
Deuxième station : Jésus est chargé de sa croix. Elle est lourde.

Clémentine.
Vous alliez si bien ensemble.

Walter.
C'est à cause de vous si elle est partie.

Clémentine.
À cause de nous ?

Walter.
C'est écrit noir sur blanc. Je peux vous montrer la lettre. Noir sur blanc. Il faut que je vous remercie. Servez-nous quelque chose, Clémentine. Faites comme chez vous. Vous êtes chez vous. Vous avez toujours été chez vous. Servez-moi un scotch. N'oubliez pas la dame, là-bas. Et le monsieur à côté d'elle. Servez tout le monde. Elle est partie. Ingrid est partie. Il faut fêter ça.

Clémentine va servir plusieurs apéritifs.

François.
Venez, je vais vous aider. Faut passer ça sous l'eau.

Walter.
Est-ce que ça part à l'eau ?

François.
Faudra peut-être recoudre.

Walter.
Mais elle ne viendra jamais recoudre.

François va aider Walter à nettoyer ses mains dans l'évier.

François.
Ça n'a pas l'air très profond, ça n'a pas – dites, si je tourne de l'œil, ça peut arriver, ça peut, si jamais, n'appelez pas les pompiers, j'ai horreur des pompiers.

Walter.
Soudain, je me suis vu comme le Christ. Ça fait beaucoup de bien.

François.
Ça m'arrive souvent. Il m'aide à souffrir. Il m'aide à relativiser ma souffrance, c'est exactement ça.

Walter.
On se comprend, nous.

François.
Petites coupures, rien que des petites. Alors que lui -

Clémentine.
On voulait vous dire, on était venus aujourd'hui pour vous dire, bref, c'est bête, c'est vraiment bête, mais elle reviendra, non ?

Walter.
Elle est là. Sur mon dos, là. Elle est lourde.

François.
Si vous voulez pleurer, hein. Moi, je sais que ça me fait du bien, et y'a pas de honte.

Clémentine.
Dire qu'on s'était dit qu'aujourd'hui il était temps de vous dire merci, c'est vraiment bête, oui parce que sans vous, bref, sans vous on n'en serait pas là hein, oui on vous considère un peu comme les parrains de notre amour, Ingrid et vous, pas vrai, François ?

François.
Moi, je suis ressuscité.

Walter.
C'est chouette.

Clémentine sert l'apéritif, jusque dans l'assemblée.

Clémentine.
Scotch pour vous, Walter. Un sirop de fraise pour mon amour et des kirs pour tout le monde, enfin presque, bref.

Walter vide son scotch d'un trait.

François.
Une de perdue, dix de retrouvées, comme on dit.

Walter s'effondre.

Qu'est-ce que j'ai dit ?

Clémentine.
François, tout ça me rend tellement triste, tellement, j'ai besoin que tu m'embrasses.

François.
Mais il pleure.

Clémentine.
Garde une main sur son épaule, ça le consolera, et puis embrasse-moi.

François garde une main sur l'épaule de Walter ; il embrasse Clémentine à pleine bouche.

Walter.
Jésus tombe sous le poids de sa croix. Troisième station. Il tombe bien bas.

Un téléphone sonne.
Walter se lève, prend la main que François avait posée sur son épaule, la replace sur les fesses de Clémentine, va décrocher.

Walter.
Allo ? Allo ? Ingrid, est-ce que c'est toi ? Allo ? J'entends pas. Allo ? Ah. Oui, ça y est. Oui, j'entends. Ah, c'est toi, Maman. C'est toi. Oui oui, je t'entends. Quoi ? Non, je disais je t'entends. Je t'entends ! Quoi ? Parle plus fort, j'entends plus. Allo ? Ah. Oui, Maman, oui, ça y est. Là, je t'entends. Non, Maman, c'est pas Ingrid, c'est moi, c'est Walter, est-ce que tu m'entends ? C'est moi, parce que ça ne peut pas être

quelqu'un d'autre, et surtout pas Ingrid, Maman, elle s'est faite tatouer, tu sais, est-ce que tu sais qu'elle s'est faite tatouer, cette espèce de sac de chairs molles, cette espèce de salope, truie sans âme, j'aime bien truie sans âme, ça lui va bien truie sans âme, elle s'est faite tatouer, tu entends ? Tu n'entends pas ? Je disais : sac de chairs molles, SAC DE CHAIRS MOLLES. TRUIE SANS ÂME ! Allo ? Bordel de merde de téléphone ! Allo ! Mais non, Maman, je ne t'insulte pas, je te parle d'Ingrid. Allo ? Mais non, c'est pas Ingrid, c'est Walter ! Walter ! Walt ! Wally ! Ton fils ! C'est ton fils ! Je suis ton fils ! Je chiale ! Tu n'entends pas que je chiale ! Je chiale comme si j'avais sept ans dans tes jupes, et tu n'entends rien ! Tu n'entends que ce que tu veux entendre ! Tu as toujours été comme ça, bonne à entendre ce que tu voulais entendre ! TRUIE SANS ÂME ! C'est ça, Maman, et oui, je t'insulte, maintenant, parce que tu n'appelles jamais que pour – Allo ? Maman, allo ? Pardon, allo, Maman ? Maman ? Allo ?

François.
Quatrième station : Jésus rencontre sa très sainte mère.

François se lève, va prendre Walter dans ses bras.

Clémentine.
Cinquième station : Simon de Cyrène aide Jésus à porter sa croix.

Clémentine s'approche de Walter et François.

Est-ce que tu veux un baiser ?

François.
Clémentine, je crois que ce n'est pas le moment.

Clémentine.
Je proposais ça à Walter. On lui doit bien ça, François.

Walter.
Un baiser ?

François.
Mais Clémentine –

Walter.
Je veux bien, oui. Si François n'y voit pas d'inconvénient.

Silence.

Clémentine.
On leur doit tellement, François.

François.
C'est vrai, enfin, c'est, oh la la -

François sort la boîte de cachets de sa poche, gobe un comprimé.

Allez-y.

Clémentine et Walter s'embrassent, sous les yeux de François.

Sixième station : une femme pieuse essuie la face de Jésus.

Clémentine.
Est-ce que ça va mieux ?

Walter s'effondre à nouveau.

Walter.
Pire - Parce que ta bouche ne me rappelle rien de la sienne. Parce que ta bouche ne fait qu'ouvrir la sienne à l'intérieur de moi, et c'est un virus, un nid de microbes, des hétéroptères sous la peau, du feu, de la glace, du sang transformé en glace, c'est le pire baiser de toute ma vie. Ressers-moi un scotch.

Clémentine.
Je te demande pardon, je croyais bien faire.

François.
Jésus tombe pour la seconde fois.

Clémentine.
Septième station.

Elle va lui servir un scotch.

François.
Huitième station : Jésus console les filles de Jérusalem.

Clémentine.
Vu l'état dans lequel il est, on va peut-être pas les appeler.

Walter.
François, je suis désolé d'avoir embrassé ta copine.

François.
C'est pas grave, Walt.

Walter.
J'aurais détesté que tu embrasses Ingrid sous mes yeux. Je t'aurais tué pour ça. Je t'aurais découpé en petits morceaux. J'aurais déclenché une guerre.

François.
Tu veux un cachet ?

Walter.
Non.

Clémentine sert à Walter son deuxième scotch. Il le boit d'un trait et s'effondre.

François.
Jésus tombe pour la troisième fois.

Clémentine.
Dixième station : Jésus est dépouillé de ses vêtements.

Walter.
Ah bon.

François.
Oui.

Walter.
Je suis obligé ?

François.
Puis, Jésus est cloué sur la croix.

Walter se déshabille.

Clémentine.
Walter fait une dépression nerveuse carabinée. Pendant des semaines, aucune nouvelle d'Ingrid. Pas un coup de fil. François et Clémentine font leur possible pour soutenir Walter dans cette épreuve. Il pleure trois litres de larmes par jour ; on s'en sert pour le bouillon.

Walter se verse une casserole d'eau sur le corps.

Il n'y a pas de petites économies, n'arrête pas de dire Clémentine. Et François sourit quand elle dit ça. Leur amour grandit, il se consolide, il s'arme contre tout.

François.
Jésus meurt sur la croix.

François couvre le corps de Walter d'une couverture.
Puis, il lui masse les pieds, les mains, le torse.

Clémentine.
Un soir, je passe faire un coucou à Walter. Il n'est pas là. J'ai peur qu'il ait une bêtise, je sens qu'il a fait une bêtise, je me demande quelle bêtise. Et je me souviens d'une chose qu'il dit tout le temps depuis le début de sa dépression, il dit tout le temps : elle aimait les fleuves. Elle aimait les fleuves. J'ai appelé les pompiers. Bon ben il est pas mort, mais c'était moins une, quoi. Ils l'ont retrouvé sur les quais de Saône. Trempé. Grelottant. Il n'avait pas osé aller jusqu'au bout, mais il avait nagé un moment, il avait nagé, et il avait eu l'impression de toucher Ingrid, l'impression de lui prendre la main. Il avait dit ça : en nageant, je lui ai pris la main.

François.
Jésus est descendu de la croix et remis à sa mère.

Clémentine.
Vu les rapports que Walter entretient avec la sienne, on a pensé, François et moi, qu'il valait mieux ne pas la prévenir.

François.
Jésus est mis au tombeau.

Clémentine.
Walter a fini à l'hôpital, une demi-journée, plus de peur que de mal.

François.
Ça nous a vachement rapprochés, ces épreuves.

Clémentine.
Trois jours que j'ai fini mon stage au théâtre, ça s'est très mal terminé, z'auraient dû me rémunérer eh ben non, tant pis, décidément, bref, je donne un coup de main au restaurant, et puis j'envoie mon CV, je l'envoie, je l'envoie, je l'envoie. J'ai hâte de présenter François à mes parents. Je suis sûr qu'ils vont très bien s'entendre. Surtout mon père.

François.
C'est officiel : je ne prends plus de cachet. Les ai tous refilés à Walter.

Walter se rhabille.

Walter.
Quand je pense au visage d'Ingrid, s'intercale un autre visage, qui brouille le sien, et en invente un troisième. Sur le visage d'Ingrid, m'apparaît le visage de Renée Falconetti, tel que l'a filmé Dreyer dans *La Passion de Jeanne d'Arc*. C'est un de mes films préférés. C'est un de mes visages préférés. Je n'avais jamais remarqué à quel

point le visage d'Ingrid était proche du visage de Jeanne d'Arc. Je me dis que ce troisième visage, composé des deux premiers, c'est peut-être le visage d'Ingrid depuis qu'elle m'a quitté. Je l'ai cherchée partout. Je l'ai cherchée partout. Partout. Elle est peut-être morte. On l'a peut-être brûlée. On a brûlé Ingrid. Antonin Artaud a brûlé Ingrid. C'est sûr. C'est lui.

Walter sort une boîte de cachets de sa poche, gobe un comprimé.

Clémentine.
Toujours personne au restaurant. Pas un client. Mais on mange bien, François, Walter et moi.

François.
Mes parents sont morts. J'ai deux enfants qui ne veulent plus entendre parler de moi. Une ex-femme remariée à un dentiste. Mes amis ont tous effacé mon nom de leur carnet d'adresses. Je n'ai personne à qui présenter Clémentine. Ils ne savent pas ce qu'ils perdent. Elle est si spontanée, si délicate, si généreuse. J'ai raté beaucoup de choses. J'ai été pathétique, j'ai été dramatique, j'ai été antipathique. Et puis, je suis enfin né.

Silence.

Clémentine.
Walter, j'ai un entretien pour du travail. Un véritable emploi, Wally, vrai de vrai. À demain, Walt.

François.
Je l'accompagne, mon vieux. Elle dit que je lui porte bonheur.

Clémentine et François disparaissent.
Walter va chercher le balai.

Scène 13.

Intérieur de la salle de restaurant.
Walter continue de balayer ; il ajuste quelques couverts au passage, regarde par la baie vitrée, va toucher quelques poignées de portes.
Apparaît Ingrid, une valise à la main.
Walter la découvre, ne s'arrête pas pour autant de balayer.
Long silence.

Ingrid.
Je ne peux pas vivre sans toi.

Walter.
Moi non plus.

Silence.
Walter sort la boîte de cachets de sa poche, gobe un comprimé.

Ingrid.
Je ne peux pas vivre avec toi.

Walter.
Moi non plus.

Silence.

Ingrid revient un jour de printemps, avec les hirondelles et les factures, me dire ça :

Ingrid.
Ni avec, ni sans.

Walter.
Moi non plus.

Ingrid.
Je voudrais vivre *dans* toi.

Walter.
Elle me dit ça : je voudrais vivre *dans* toi.

Ingrid.
Je n'étais pas loin, tu sais. J'étais de l'autre côté des fleuves, j'étais cachée, je te guettais.

Walter.
Tu as un nouveau tatouage, là, sur la joue droite. C'est quoi cette petite maison que tu as sur la joue ?

Ingrid.
Une agence immobilière, ça m'a payé l'hôtel, ça m'a payé des trucs –

Walter.
Tu ressembles à un Monopoly.

Ingrid.
Je m'en moque, Wally, je m'en suis soudain moquée, de ma peau et de ce corps, j'ai soudain compris pourquoi j'en faisais ce que j'en fais, pourquoi je les rejetais, comme ça, à coups d'encres et d'aiguilles, mon corps et ma peau, loin de moi et de toute envie qu'un jour je puisse séduire encore et me laisser toucher. Pas pour la thune, encore qu'il faut bien bouffer, mais non pas pour ça. J'ai doucement commencé à me massacrer, parce que je ne voulais plus de moi, parce que j'étais ce corps au milieu du lit, ce radeau débordé par les eaux et, ma peau à la dérive, je me disais : comment est-ce possible d'être encore *deux,* après tant d'années ? Séparés, encore. Et pourtant l'un sur l'autre, on est toujours l'un sur l'autre. Alors pourquoi n'avons-nous pas réussi à ne faire qu'*un* ? - Arrête de balayer, je t'en prie, écoute-moi - J'ai toujours espéré me perdre, je t'ai aimé pour que tu me perdes, j'ai espéré être annulée par toi, radiée de ma propre existence. Je ne voulais plus de ce corps privé, je n'en veux plus. Il peut appartenir à tous, peu importe. Avec le temps, tu deviens ces choses que tu touches, tu es cette poignée de porte qui n'ouvre rien, je suis cette marque de casino où je ne ferai jamais sauter la banque, cette marque de fringues que je ne porterai jamais, cette agence immobilière où je ne mettrai pas les pieds, c'est comme ça, c'est la vie, des rêves qu'on fait pour nous et dans lesquels on n'entre pas, soit. Mais toi et moi, Walter, toi et moi, nous, tu vois, nous, c'est – autre chose. Je ne l'aime pas, ce corps, je n'aime pas ma peau, je ne m'aime pas, je suis aveugle d'être à part de qui tu es, sourde et muette de ne pas parler avec ta langue et grâce à ses chocs contre tes dents ou ton palais, je suis nulle, mon corps est nul, ma peau est nulle, parce qu'ils m'empêchent d'*entrer* dans toi. Arrête de faire des yeux pareils. Aide-moi. Je ne peux plus vivre, si je ne te deviens pas. Voilà. *J'aimerais te devenir.*

Walter.
Me devenir ?

Ingrid.
Parce que je ne te supporte plus, Walt. Je ne te supporte plus. Je ne me supporte plus.

Elle s'approche de lui, l'embrasse fougueusement ; il se laisse faire.

Walter.
Alors là, je suis complètement paumé, moi.

Ingrid.
Fais-moi l'amour.

Walter.
De mieux en mieux, mais –

Ingrid.
Prends-moi.

Walter.
Tu sais, à cause des cachets, j'ai la libido d'une banquise.

Ingrid.
Fais-moi confiance.

Ingrid prend les mains de Walter, les pose sur sa taille.
Il entreprend de la déshabiller.

Walter.
Elle agrippe une nappe, la première table qui lui tombe sous la main, tire dessus d'un coup sec, comme dans les films, les assiettes, les verres, les couverts, tout valdingue, et là je me dis : bon ben, j'ai passé le balai pour rien.

Ingrid.
Il lui agrippe les fesses, la première chose qui lui tombe sous la main, glisse ses doigts sous sa jupe, comme dans les films, les talons, les bas, la culotte, tout valdingue, et là je me dis : bon ben, je ne suis pas venue pour rien.

Ingrid entreprend de déshabiller Walter.

Walter.
Je la bascule sur la table, elle se cogne, je lui demande si ça va.

Ingrid.
Il me bascule sur la table, manque de m'ouvrir le crâne, mais ça va, ça va.

Walter.
J'ai peur que les cachets me la coupent net, mais je sens que ça va, en fait je suis épaté parce que vu ce que j'avale, ça tient du miracle, une vigueur pareille.

Ingrid.
J'ai peur que les tatouages le freinent dans son élan, mais je sens qu'il fait avec, en fait son regard se perd un peu sur mon tapis de black-jack, mais ça n'altère en rien sa vigueur, et moi pareil.

Walter.
Elle m'embrasse à pleine bouche ; sa langue nage.

Ingrid.
Il m'ombrage à pleine louche : ça tangue.

Walter.
C'est extrêmement joyeux.

Ingrid.
Nous aurions vingt ans qu'on ne ferait pas mieux, parce qu'à vingt ans, on fait rarement mieux.

Walter.
Nous faisons l'amour en plein milieu du restaurant.

Ingrid commence à se rhabiller. Elle enfile les vêtements de Walter.

Ingrid.
Des clients pourraient entrer. S'ils nous sentaient, ils entreraient. Ils auraient faim. Les clients ne sentent rien. Les clients sont des bons à rien, qui feraient mieux de venir nous renifler, pour voir à quoi ça ressemble, une passion.

Walter commence à se rhabiller. Il enfile les vêtements d'Ingrid.

Je ne t'ai jamais aimé.

Walter.
Moi non plus.

Ingrid.
Ça n'a jamais été de l'amour.

Silence.

Walter.
Je jouis dans elle, comme si j'avais dix-sept ans, je suis encore à l'âge de toutes les surprises.

Ingrid.
Il jouit dans moi.

Walter.
Ça ne fera d'enfant à personne.

Ingrid.
Il faut s'occuper l'un de l'autre, que je m'occupe de toi, que tu t'occupes de moi, exclusivement, un chiard non merci.

Walter.
Tu as raison.

Ingrid.
Je jouis très doucement, je n'ai jamais été très démonstrative.

Walter.
Je te deviens.

Ingrid.
Il me devient.

Walter.
Elle me devient.

Ingrid.
Je le deviens.

Walter.
Nous nous devenons.

Ingrid.
Nous nous devenons.

Walter.
Nous.

Ingrid.
Nous.

Walter est vêtu en Ingrid, Ingrid en Walter.

Walter.
Nous voilà, l'un dans l'autre, comme deux entreprises auraient décidé de fusionner, pour le bien de tous. Et le personnel de l'une va rencontrer le personnel de l'autre ; on licencie les récalcitrants, les vieux, les inutiles, il n'y a plus qu'un seul personnel. On rénove quelques machines, on revoit le réseau informatique, on reboote. Évidemment, on organise une fête, un pot d'accueil, on n'a pas assez de gobelets en plastique et merde où est passé le tirebouchon ? mais ça se passe très bien, dans l'ensemble. Avant Noël, on est côtés en bourse, tu vas voir.

Ingrid.
Comment te sens-tu, Ingrid ?

Walter.
Je me sens formidablement morte. Formidablement morte, Wally. Je meurs, de toutes mes forces.

Silence.

Ingrid.
J'adore tes tatouages, Ingrid, je trouve que ça rehausse ton teint, ça t'embellit, je te trouve merveilleusement décorée.

Walter.
Je suis heureuse que ça te plaise. Demain, je me ferai tatouer *A Walter pour la vie*, là, sur le cœur, entre les seins.

Ingrid.
Je me sens très bien à l'intérieur de toi. Ton pantalon est mal ajusté à mes hanches, mais globalement je trouve ton identité très confortable.

Walter.
Merci, mon amour.

Silence.

Ingrid.
Et si je faisais des crêpes ?

Walter.
C'est une excellente idée, Walt.

Ingrid et Walter préparent ensemble une pâte à crêpes.

Wally, fais-moi plaisir, va chercher la dame, là-bas. Invite-la à nous rejoindre. Ça porte malheur de manger des crêpes tout seul.

Ingrid va chercher la dame dans l'assemblée ; la voilà cliente du Petit Bacchus.

Ingrid.
Madame. Comment ça va depuis le temps ? Vous êtes déjà venue manger chez nous, n'est-ce pas ? L'automne dernier, je crois. On avait bien discuté. Et depuis, vous étiez à l'étranger ? Venez. Il y a une table pour vous, venez. Vous ne le regretterez pas, ma femme est un as pour les crêpes. C'est ma femme. C'est elle. Ma passion de toujours. Elle adore les vitraux.

Walter.
Surtout le Christ de Wissembourg. Et puis les sonates pour piano de Mozart. J'aime cette phrase : « Je mets ensemble les notes qui s'aiment ». On a l'impression que c'est simple, la musique. Mais je ne saurais pas reconnaître deux notes qui ne s'aiment pas. Et vous ?

Ingrid.
Je vous sers un apéritif, Madame ? Qu'est-ce qui vous ferait plaisir ? Un kir ? Vous voulez un kir.

Walter.
Walter, va inviter le monsieur, aussi, le monsieur là-bas, il fait la gueule, invite-le. Il a envie de crêpes, ça se voit. Invite quelques messieurs, Wally. N'oublie pas les dames. Des bons vivants, Wally, rien que des bons vivants. Prends quelques morts, aussi. Il faut nourrir les morts ; nous les affamons avec notre bonheur.

Ingrid va chercher dans l'assemblée des clients pour le restaurant.

Ingrid.
Messieurs dames, je vous en prie. Monsieur, oui. Venez. Monsieur aussi. Madame, vous voulez bien accompagner Monsieur. Vous ne le regretterez pas. Vous aimez les fleuves ? J'adore les fleuves. Quand je nageais dans la Saône l'autre jour - bon d'accord, je voulais mourir, j'ai voulu mourir, tout lâcher - mais j'ai pensé à ma femme et je suis là, voyez, je suis là. Suivez-moi. Installez-vous. C'est ça. Vous êtes chez vous. Est-ce que vous avez déjà nagé dans la Saône ? Elle est froide, hein. Je prépare des kirs pour tout le monde.

Qu'elle le fasse.

Walter.
Il y a dans nos pires erreurs, une joie possible.

Apparaissent Clémentine Falque et François Darégon.

Clémentine.
Bonsoir -

François.
Bonsoir – à tous.

Clémentine.
Dites donc, y'a du monde, ce soir.

François.
C'est, ah mais oui, c'est, on s'y attend pas.

Clémentine.
Walter, mais – Oh mon dieu. Ingrid. Vous êtes revenue.

Walter.
Oui, je prépare des crêpes.

François.
Walter, qu'est-ce que tu fais dans cette – tenue ?

Clémentine.
François, Ingrid est revenue.

François.
Je vois, je la vois, elle est là, je la vois. Elle est habillée en Walter, elle porte ses vêtements.

Clémentine.
Je vois.

François.
C'est une soirée échangiste ?

Ingrid.
Nous nous sommes devenus. Vous devriez essayer.

François.
Ça me dégoûte.

Clémentine.
Vous vous êtes quoi ?

Walter.
Faut nous voir comme deux entreprises qui ont fusionné. Dites-vous que, l'un dans l'autre, tout rentre dans l'ordre. Ne discutez pas. Le restaurant marche du tonnerre. Installez-vous. On fait des crêpes, Walter et moi.

François.
Walter et moi ? Clémentine –

Clémentine.
Je ne suis pas sûre de comprendre, stop, réflexion faite : je suis sûre de ne pas comprendre. Mais Ingrid est revenue, elle prépare l'apéro, Walter sourit, les clients attendent, ça va, François, je suis là, n'aie pas peur.

François.
Eux. Ces gens. Vous les séquestrez ou ils sont là de leur plein gré ?

Walter et Ingrid répondent ensemble :

Walter.
De leur plein gré !

Ingrid.
On les séquestre !

Clémentine.
Ça te va étrangement bien, cette robe, Walter.

Walter.
Et mes tatouages, tu les aimes ?

François.
Quels tatouages ? Il n'a pas de tatouage. C'est elle qui a - Clémentine, ne me laisse pas.

Clémentine.
On va vous aider pour le service. François -

François et Clémentine servent l'apéritif à tous les clients, jusque dans l'assemblée.
Ingrid rejoint Walter.
Les premières crêpes.
Les premiers servis.
Ce serait parfait s'il y en avait pour tout le monde.

Au fait, j'ai décroché mon premier job.

Ingrid.
Vraiment ?

Walter.
C'est fantastique.

Clémentine.
Oui.

François.
Clémentine est huissière.

Ingrid.
Huissière?

Walter.
De justice ?

François.
C'est un métier très sérieux.

Ingrid.
Mais je croyais que tu – bref, tu n'as pas fait des études - d'autre chose ?

Clémentine.
C'est tout ce que j'ai réussi à décrocher. En fait, ils m'ont suppliée d'accepter, suppliée, à genoux, ils m'ont dit que si je n'étais pas qualifiée pour le moment, je finirais par l'être, que ce n'était pas une erreur, et même si c'en est une, je serai peut-être heureuse, à l'avenir, de l'avoir commise.

Walter.
C'est fou, l'air du temps.

Ingrid.
Comme il tourne et emporte avec lui des phrases qui passent de bouche en bouche et des idées qui circulent à travers les crânes et se fixent des rendez-vous.

Walter.
Comme il est difficile d'être soi, au fond.

Ingrid.
Heureusement que tu es là, Ingrid.

Walter.
Heureusement que tu es là, Walt.

François.
Je veux bien une crêpe, moi.

Clémentine.
C'est bien, qu'il y ait des gens.

Silence.

Walter.
Oui, c'est bien.

Ingrid.
C'est bien qu'il y ait des gens.

Clémentine.
Tout est bien.

Ingrid.
C'est vraiment bien.

Walter.
Ah oui c'est bien.

Ingrid.
Les gens, surtout.

Clémentine.
En effet.

Silence.

François.
Tout est très bien, mais je ne comprends pas quoi au juste, quels gens ?

Clémentine.
Écoute, François –

Ingrid.
Il y a des jours où ce qui importe, c'est de trouver que ça ne va pas trop mal.

Silence.
Le téléphone sonne.
Walter va décrocher.

Walter.
Allo ? Oui. Ah. Ne quittez pas, belle-maman. Walter, c'est pour toi.

Ingrid.
Qui est-ce ?

Walter.
Ta mère.

Ingrid.
Ma mère ? Qu'est-ce que tu racontes ? Elle est morte.

Walter.
Walter, voyons, ressaisis-toi, bien sûr que non, elle n'est pas morte, puisqu'elle est au bout du fil.

Ingrid.
Ma mère – Ah c'est – C'est ta – Enfin, je veux dire, c'est –

Walter.
C'et *notre* mère, oui, notre mère à tous, en quelque sorte.

Ingrid.
Mais je ne vais pas –

Walter.
Ah mais si. Je vous passe Wally, belle-maman.

Ingrid prend le combiné.

Ingrid.
Allo. Oui. Bonsoir - Maman. C'est Walter. Si si, c'est bien lui. Je suis enroué, c'est pour ça. Je suis vraiment heureux de t'entendre, Maman. Et comment va André ? Je veux dire : Papa. Comment va Papa ? Ah mais non je te jure que c'est pas Ingrid, Maman. Comment ? Quoi ? Truie sans âme. Moi, j'ai dit ça ? Moi ? Ah non, tu dois te tromper, Maman. Bon ben, écoute, ah, ah, ah, je vais te laisser, y'a un tunnel. Comment ? Je sais que c'est un téléphone fixe, mais le monde bouge, alors les tunnels aussi -

Ingrid raccroche.

Walter.
Tu l'as embrassée de ma part, j'espère.

Silence.

Clémentine.
Je ne ferai plus jamais de stage. Stop. Peut-être qu'après mon premier enfant, je reprendrai le théâtre, comme ça, en amateur. Ou alors mes études, je reprendrai mes études. En attendant, je suis huissière de justice. Je n'ai aucune idée de ce qu'est une assignation. C'est merveilleux.

Ingrid.
Je m'appelle Walter Laroche. Il faut que je change ma garde-robe et que je me débarrasse de ma mère une fois pour toutes. C'est réjouissant.

Walter.
Je ressemble à Jeanne d'Arc, quand elle brûle. Je brûle depuis vingt ans. Je n'ai pas réussi à me sortir des griffes de mon mari. Alors je suis rentré à l'intérieur. C'est mon mari. C'est lui. Il a des griffes. C'est passionnant.

François.
Je m'appelle François Darégon. Je sors de prison. Mais bon je pète le feu. Je suis veilleur de nuit dans un petit hôtel, dont on essaie toutes les chambres avec Clémentine, depuis que j'ai arrêté les médocs, toutes les chambres. C'est dans le troisième, j'ai des cartes, si vous voulez venir un soir, Madame. Ou Monsieur. Ou Madame avec Monsieur. C'est vous qui voyez, mais on y dort bien. A part ça, je ne maquille plus aucune écriture. Des fois, je mets un peu de fond de teint sur les joues de Clémentine, parce que j'aime bien et elle aussi, mais c'est tout. Je suis amoureux. C'est dingue.

Ingrid.
Alors, elles sont bonnes, ces crêpes ?

Silence.
Accueillir les réactions éventuelles.

Walter.
Profitez-en, mangez, mangez tant que l'assiette est pleine. Mais, quand vous sortirez d'ici, méfiez-vous : les banques rôdent, les banques et les banquiers. Les tatoueurs. Les marchands de rêves, marchands de cachets, les fleuves. Passé minuit, ce beau monde hurle avec les loups. Et leur cri pénètre nos phrases, en fait trembler la syntaxe, leur cri déborde nos champs lexicaux, nos chants tout court, simplement nos chants, leur cri les rend sourds. Nous voulons simplement chanter dans d'autres que nous-mêmes et souhaiter la vie longue à nos passions. Puissions-nous en mourir de toutes nos forces.

Silence.

Ingrid.
Puis, il est ressuscité.

Silence.

Ingrid, Walter, Clémentine et François chantent :

Song du happy end (qui échoue de peu)

Ingrid :
Il n'y a pas de fin heureuse
Des cœurs vides et des dents creuses
Il y a des parfums d'amour-propre
Dans le linge sale
De nos panières
Walter :
Alors invitons les pleureuses
À réviser nos lessiveuses
L'amour, c'est de l'argent sale
Des mauvaises manières
Du bonheur, la succursale
François :
Ça me dégoûte
Ça me dégoûte
Mon refrain ne vaut pas trois gouttes
Clémentine :
Mais certains jours, ce qui importe
C'est de se dire coûte que coûte

Ça ne va pas si mal
François :
Ça me dégoûte
Ça me dégoûte
Mon refrain ne vaut pas trois gouttes

S'adressant à la dame à qui il avait déjà offert un café :

Walter.
Madame, d'après vous, est-ce que c'est une pièce optimiste ?

Ingrid.
Moi, je ne trouve pas.

Walter.
Walt, c'est à Madame que je parle.

Clémentine.
Est-ce que vous croyez qu'après, Clémentine et François font un enfant ensemble ? Est-ce qu'elle lui sera toujours fidèle ? Est-ce que l'écart d'âge entre François et elle ne posera pas tôt ou tard un problème ?

François.
Est-ce que François est vraiment tel qu'il le dit ? Qui détient la bonne définition de qui nous sommes ? Cette définition est la somme de combien de définitions différentes ? Vous avez compté, vous ?

Ingrid.
Monsieur, vous trouvez qu'elle est triste, notre histoire ? Moi, en particulier, vous m'avez trouvé(e) triste ? Vous m'avez préféré(e) en Ingrid ou en Walter ?

Clémentine.
Vous vous demandez qui parle, n'est-ce pas ? Les acteurs ou les personnages ? Est-ce qu'on est *sortis* de nos rôles ? Personnellement, je n'y entre pas, jamais, dans aucun, je ne prends pas ce risque. J'ai trop amis qui y sont restés coincés.

François.
Qui a caché le sucre glace ?

Walter.
Vous avez aimé les chansons ? Vous trouvez que je chante bien ? Vous n'osez pas dire le fond de votre pensée ?

Ingrid.
Soyez honnête, Monsieur. Dites ce que vous pensez. Enfin, si vous voulez, je ne vous oblige pas, mais n'hésitez pas à nous faire part de vos remarques, sur la cuisine par

exemple, ou sur les dialogues, les costumes, le choix des acteurs, ou celui des situations. Vous auriez voulu plus de ceci, moins de cela ?

Clémentine.
Vous l'avez compris, nous cherchons à développer ici une sorte d'esthétique relationnelle.

François.
Vous vous dites que ça n'a pas de sens ?

Walter.
Vous auriez préféré rester assis là-bas, avec les autres. À ne rien dire, ne rien faire, écouter, roupiller, parler à l'oreille du voisin, penser à autre chose, pleurer, rire, penser, ne pas penser, chercher un sens.

Ingrid.
Vous voudriez savoir où se trouve la sortie, hein. Il n'y a pas de sortie. Vous êtes là pour la nuit. Peut-être même pour la vie. Imaginez un peu : si vous étiez là pour la vie. Vous mangeriez des crêpes jusqu'à la fin de vos jours. Vous passeriez à côté d'un tas de trucs.

Clémentine.
Ce serait dommage. De passer à côté. On a si vite fait.

François.
C'est vous, Madame, qui avez caché le sucre glace ?

Clémentine.
Calme-toi, François.

Walter.
Vous y croyez, vous, à la passion qui ne s'éteint pas ? Vous avez déjà vécu une vraie passion ? C'est de quelle couleur, une passion ? Forcément rouge ? Pourquoi ?

Ingrid.
Qu'est-ce que vous regrettez, au juste ? Y'a-t-il une seule personne que vous regrettiez ? Quelqu'un vous manque ? Pourquoi ?

Walter.
Est-ce que vous dites toujours ce que vous pensez ? Est-ce que vous avez peur de dire ce que vous pensez ? Monsieur, vous avez peur ? N'ayez pas peur. Je suis là. Je m'appelle Ingrid. Je suis tatouée. Prenez ma main.

François.
Est-ce que vous savez, vous, ce que c'est que l'amour ? Vous êtes capable de le reconnaître ? A quoi le reconnaissez-vous ? Et quand il s'éteint, qu'en savez-vous ?

Walter.
Je me demande comment on prépare un happy end. Est-ce qu'il faut monter les blancs en neige ?

Clémentine.
C'est très beau, des blancs en neige, ça pourrait suffire.

Ingrid.
Est-ce que tout est *vraiment* perdu d'avance ?

Silence.

François.
Oui. Tout.

Clémentine.
Tu crois ?

François.
Nous perdrons tout ce que nous avons gagné.

Clémentine.
Zut.

Walter.
Raison de plus pour se souhaiter une bonne nuit. Et s'embrasser, en se maudissant les uns les autres, de ne pouvoir faire mieux, que se souhaiter les uns aux autres de passer la nuit en s'embrassant.

Ingrid.
Bonne nuit, Madame. Merci de votre collaboration. Vous pouvez garder le sucre glace dans votre sac à main, on ne dira à personne que vous l'avez volé. Pareil pour le cendrier qui était posé là.

Walter.
Bonne nuit, Monsieur.

François.
Bonne nuit à tous.

Clémentine.
Bonne nuit François.

François.
Clémentine, bonne nuit.

Walter.
Mais le vrai sujet de la pièce, c'est quand même la fin du monde, non ?

Silence.

Ingrid.
J'aimerais qu'on en parle, Ingrid.

Noir.
Acteurs et spectateurs saluent ensemble.

Inséparables
Fabrice Melquiot
Version du 15 mars 2007